

1944 - 2024

RAFLE DU 21 JUIN 1944 À GERZAT

80 ans déjà... Si loin et si proche à la fois

*Arrêtés le 21 juin 1944 pour faits de Résistance,
sur dénonciation de miliciens gerzatois, ils seront
emprisonnés au 92, interrogés et torturés à
plusieurs reprises dans la sinistre villa de
l'avenue de Royat*



Gardons le souvenir pour que plus jamais...



Portrait de Simone Godard visible dans une salle de réunion à l'école portant son nom (à côté de la gendarmerie).



Deux ouvrages, aujourd'hui épuisés, avaient été publiés en 1994 à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire de la rafle du 21 juin 1944, événement ô combien douloureux de l'histoire de notre commune.

En ce 80^{ème} anniversaire de la commémoration, nous avons choisi de proposer une nouvelle version adaptée au jeune public.

Nous avons souhaité que les témoignages des quatre rescapés de la rafle soient ainsi complétés d'autres informations destinées à faire comprendre, notamment aux jeunes gerzatois, le cynique mécanisme des rafles et de la déportation et l'odieuse réalité des camps de concentration.

À l'heure où les derniers témoins de cette sombre période sont de moins en moins nombreux et alors même que les populismes de tout bord retrouvent un nouveau souffle partout en Europe, il nous paraît essentiel de rappeler encore et toujours que, ainsi que l'avait écrit Bertolt Brecht en 1941, « le ventre d'où surgit la bête immonde » est malheureusement toujours fécond.

Avec l'espoir que la lecture de ces témoignages permette de réveiller les consciences de sorte que nous ne retombrions pas demain dans les abominations que la génération d'après-guerre s'était promise de ne jamais revivre.

Le Maire,
Serge PICHOT



Inauguration du Monument aux Morts Allée Bardin

SOMMAIRE

- À Gerzat, le 21 juin 1944...
- La Seconde Guerre mondiale
- Qu'est-ce qu'une rafle ?
- Lexique
- Camp de Ravensbrück
- Camp de Neuengamme
- Signes distinctifs des déportés
- Les lieux des arrestations
- Les 35 gerzatoises et gerzatois raflés
- Témoignages des rescapés :
 - M. François Vallet
 - M. Louis Fanghous
 - M. Pierre et Georges Valton
 - M. Faure
- Les inaugurations
- La plaque commémorative du 21 juin 1944
- Le mot de l'association « Les Cadets de la Résistance »



Ce livre est édité par l'Association des Cadets de la Résistance de Gerzat, en collaboration avec la Ville et son service communication, la participation de l'association « Racines Gerzatoises ».
Imprimé par SIC Impression, 4 Rue André Citroën à Pont-du-Château.
Tél. : 04 73 44 74 74



À Gerzat, le 21 juin 1944...

Dans les sombres heures de l'occupation allemande, alors que la France est plongée dans l'angoisse et la peur, certains habitants de notre ville du cœur de l'Auvergne bravent l'envahisseur avec courage et détermination.

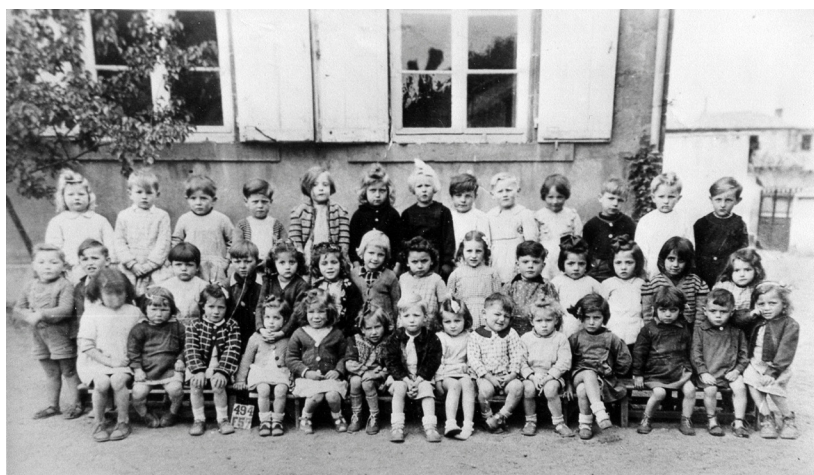
Gerzat, paisible en apparence, cache ainsi en son sein un groupe de résistants déterminés à lutter pour la liberté et la dignité de leur patrie. Pendant quatre longues années, ces hommes et ces femmes se sont organisés dans l'ombre, risquant leur vie pour déjouer les plans de l'occupant.

Mais le 21 juin 1944, la répression de la Gestapo du major Bamba s'abat brutalement sur Gerzat. À l'aube, alors que la ville s'éveille doucement, les rues sont envahies par ses agents, aidés des miliciens Merle, Bresson, Vernières, Courjon et Mathieu.

En quelques instants, preuve d'une opération planifiée et de la complicité de traîtres au sein de la population, 35 personnes sont raflées. Elles sont regroupées dans la cave de l'école maternelle, puis sont chargées dans un camion, direction la prison du 92^{ème} RI (Régiment d'Infanterie) à Clermont-Ferrand. Les raflés de Gerzat subissent alors interrogatoires et tortures à la villa du 2 avenue de Royat. Georges Arnaud n'y survivra pas et en meurt quelques jours plus tard, le 25 juin. Monsieur Faure sera quant à lui libéré 12 jours après son arrestation.

À peine un mois plus tard, le 19 juillet 1944, les 33 Gerzatois survivants sont transférés à la gare de Clermont-Ferrand, destination Compiègne pour les hommes et Romanville pour les femmes. Ils sont ensuite déportés le 28 juillet 1944, vers Ravensbruck pour les femmes et Neuengamme pour les hommes.

Seuls 4 d'entre eux en reviendront. Vous trouverez leurs témoignages poignants dans ce livre.



École maternelle, 21 juin 1944

Jeanine MONTADAR
Présidente de l'Association
des Cadets de la Résistance
Section Gerzat

La Seconde Guerre mondiale

Les guerres sont un aspect triste et complexe de l'histoire de l'humanité. Pour les jeunes, il peut être difficile de comprendre pourquoi elles se produisent et pourquoi il semble parfois que nous n'en soyons pas loin. Voici une explication simplifiée.

Les guerres surviennent souvent pour plusieurs raisons, mais la plupart du temps, c'est parce que différents groupes ou nations ont des désaccords profonds sur des choses comme les territoires, les ressources, les croyances religieuses ou politiques, ou même des rivalités historiques. Ces désaccords peuvent parfois conduire à des conflits violents.

L'une des raisons pour lesquelles nous avons parfois l'impression que les guerres sont proches est que le monde est interconnecté. Les événements dans un pays peuvent avoir un impact sur d'autres régions du monde. Par exemple, les tensions entre deux pays peuvent déstabiliser une région entière, ce qui peut mener à des conflits.

Il est important de travailler ensemble pour éviter les guerres autant que possible. Cela implique la diplomatie, la communication, la résolution pacifique des conflits et la promotion de la compréhension entre les différents groupes et nations. L'éducation et la sensibilisation sont également essentielles pour prévenir les conflits et promouvoir la paix.

Bien que les guerres aient été une réalité dans l'histoire de l'humanité, cela ne signifie pas que nous sommes condamnés à les répéter. En apprenant de l'histoire et en travaillant ensemble, nous pouvons espérer construire un avenir plus pacifique pour tous.

La Seconde Guerre mondiale, qui a eu lieu de 1939 à 1945, a été l'un des conflits les plus dévastateurs de l'histoire de l'humanité. Elle a impliqué la plupart des nations du monde, divisant le globe en deux camps principaux : les Alliés et l'Axe.

Les principales causes de la Seconde Guerre mondiale étaient multiples, mais les facteurs clés comprenaient les suites de la Première Guerre mondiale, les conséquences du traité de Versailles qui a humilié l'Allemagne vaincue, les tensions économiques et territoriales, l'expansionnisme des régimes fascistes en Europe (notamment l'Allemagne nazie dirigée par Adolf Hitler, l'Italie fasciste dirigée par Benito Mussolini, et le Japon impérial), ainsi que les politiques d'apaisement menées par certains pays occidentaux.

Le conflit a débuté le 1^{er} septembre 1939, lorsque l'Allemagne nazie a envahi la Pologne. En réponse, la France et le Royaume-Uni ont déclaré la guerre à l'Allemagne, lançant ainsi ce qui allait devenir une guerre mondiale.

Au fil des années, le conflit s'est étendu à de nombreux fronts, notamment en Europe, en Afrique, en Asie et dans le Pacifique. Les principales batailles et campagnes incluent la bataille de Stalingrad sur le front de l'Est, le débarquement de Normandie en 1944, et les batailles dans le Pacifique, telles que la bataille de Midway et la bataille d'Okinawa.

La guerre a été caractérisée par des atrocités massives, dont l'Holocauste (« La Shoah »), où six millions de Juifs et des millions d'autres personnes considérées comme « indésirables » par les nazis ont été exterminés dans des camps de concentration et d'extermination.

La Seconde Guerre mondiale a pris fin en 1945 avec la capitulation de l'Allemagne nazie en mai et celle du Japon en septembre, après les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki par les États-Unis. Les pertes humaines étaient colossales, avec des millions de soldats et de civils tués, des villes détruites et des économies ravagées.

Cette guerre a profondément marqué l'histoire mondiale, façonnant la géopolitique de l'après-guerre, conduisant à la création de l'Organisation des Nations Unies (ONU) dans le but de prévenir de futurs conflits mondiaux et laissant un héritage durable en termes de mémoire collective et d'engagement envers la paix et les droits de l'homme.

Qu'est-ce qu'une Rafle?

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les rafles étaient des opérations d'envergure organisées par les forces nazies et des traîtres français pour arrêter, déporter et exterminer des populations entières. Ces rafles étaient une composante centrale de la politique de terreur et d'extermination du régime nazi, visant à éliminer systématiquement des groupes jugés « indésirables ».

Les rafles étaient souvent planifiées avec précision, impliquant la mobilisation de nombreux agents et policiers pour encercler des quartiers entiers ou des villages, saisir les habitants et les emmener de force vers des centres de rassemblement. De là, les victimes étaient envoyées vers des camps de concentration ou d'extermination, où beaucoup ont été tuées dans des conditions inhumaines.

Les rafles ont causé des souffrances indicibles, avec des familles entières déchirées, des enfants séparés de leurs parents, et des individus confrontés à la terreur et à l'incertitude quant à leur destin. Les conséquences des rafles pendant la guerre ont été dévastatrices, laissant des cicatrices profondes dans l'histoire de l'humanité.

Il est crucial d'enseigner aux enfants l'histoire des rafles nazies pour les sensibiliser aux dangers de l'extrémisme, du racisme et de la discrimination, mais aussi pour promouvoir les valeurs de tolérance, de compassion et de justice. Se souvenir de ces événements tragiques nous aide à prévenir de telles horreurs à l'avenir et à construire un monde plus juste et plus humain.

La souffrance des proches

La tristesse des familles des déportés pendant la Seconde Guerre mondiale était profonde et déchirante. Lorsque des membres de leur famille étaient arrêtés lors de rafles et déportés vers des camps de concentration ou d'extermination, les familles étaient confrontées à une douleur incommensurable.

Elles vivaient ainsi dans l'incertitude quant au sort de leurs proches, ne sachant pas s'ils étaient maltraités ou s'ils avaient été tués. La séparation forcée et brutale causée par les rafles laissait des cicatrices émotionnelles profondes, avec un sentiment d'impuissance et de désespoir face à l'horreur de la situation.

Les familles des déportés étaient confrontées à des défis émotionnels et pratiques, essayant de survivre dans un contexte de terreur et de persécution tout en gardant l'espoir de revoir un jour leurs proches disparus. Même après la fin de la guerre, de nombreuses familles ont dû faire face au deuil et à la reconstruction de leur vie après avoir perdu des êtres chers de manière tragique.

La tristesse des familles des déportés est un rappel poignant des ravages de la guerre, de la violence et de l'inhumanité, mais aussi de la résilience et de la force de ceux qui ont survécu à de telles épreuves. Il est important de se souvenir de leur souffrance et de leur courage pour honorer leur mémoire et préserver la paix et la dignité pour les générations futures.

Lexique

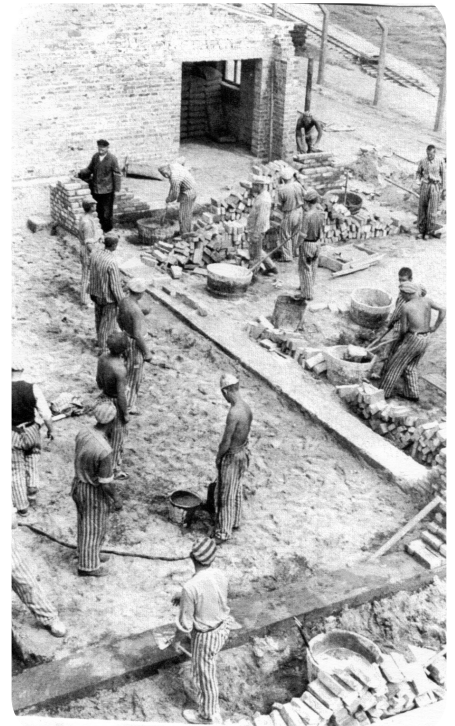
Milice : les milices sont des forces de police ou des forces supplétives de l'armée. Dans les pays de l'ex-bloc soviétique, la milice est l'organisation chargée du maintien de l'ordre public, l'équivalent de la police.

Le Sipo-SD (Gestapo) : la Gestapo était la police politique de l'État nazi. Le mot est une abréviation de son nom allemand officiel, « Geheime Staatspolizei », dont la traduction littérale est « police secrète d'État ». La Gestapo ne fut pas la première police politique de l'histoire allemande.

Mouvement F.T.P. : les Francs-Tireurs et Partisans Français (FTP), également appelés Francs-Tireurs et Partisans (FTP), est le nom du mouvement de résistance intérieure française créé à la fin de 1941 et officiellement fondé en 1942 par la direction du Parti communiste français.

Camps d'extermination : spécifiquement conçus pour l'extermination systématique de groupes entiers de personnes, principalement des Juifs, mais aussi des Roms, des handicapés, des prisonniers de guerre soviétiques et d'autres. Les victimes étaient généralement assassinées dès leur arrivée, la plupart du temps par gazage, et leurs corps étaient souvent incinérés pour dissimuler les preuves des atrocités commises.

Camps de concentration : les camps de concentration se distinguent des camps d'extermination, bien que certains camps, comme Auschwitz, aient servi aux deux fins pendant la Seconde Guerre mondiale. Les camps de concentration étaient souvent utilisés pour détenir des prisonniers politiques, des opposants au régime, des membres de groupes ethniques ou religieux ciblés, ainsi que des personnes considérées comme socialement indésirables. Les conditions de vie dans ces camps étaient souvent extrêmement brutales, avec des travaux forcés, des mauvais traitements, une malnutrition sévère et des exécutions sommaires.



Stalag : camp de prisonniers, établi en Allemagne ou dans les pays occupés pendant la Seconde Guerre mondiale, dans lequel étaient internés les sous-officiers et les soldats des armées alliées.

Boche : est un terme péjoratif pour désigner un soldat allemand ou une personne d'origine allemande, mot qui a été utilisé pendant la guerre franco-prussienne de 1870 puis plus largement par les Français, les Belges et les Luxembourgeois de la Première Guerre mondiale jusqu'à bien après la Seconde Guerre mondiale. Son usage, devenu rare et plutôt familier, peut être considéré comme injurieux, en dehors d'un contexte historique.

Dysenterie : inflammation intestinale grave ; maladie infectieuse et contagieuse provoquée par divers agents pathogènes et caractérisée par des diarrhées violentes avec présence de sang, de pus et de mucus.

Camp de Ravensbrück

Ravensbrück était l'un des camps de concentration les plus sinistres établis par le régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale. Situé dans le nord de l'Allemagne, il était spécifiquement conçu pour détenir les femmes, bien que des hommes et des enfants aient également été internés à différents moments.



Les conditions de vie à Ravensbrück étaient inhumaines. Les prisonniers étaient soumis à **un travail forcé épuisant, à des expériences médicales brutales et à des sévices physiques et psychologiques constants** de la part des gardes. La faim, la maladie et l'épuisement étaient monnaie courante, et de nombreux détenus ont péri dans ces conditions atroces.

De plus, des exécutions de masse étaient régulièrement organisées pour intimider les prisonniers et maintenir le contrôle.

Outre le travail forcé, les femmes internées à Ravensbrück étaient souvent utilisées comme cobayes dans des expériences médicales

barbares menées par des médecins nazis, telles que des stérilisations forcées et des opérations chirurgicales inutiles et douloureuses.

Malgré ces terribles conditions, de nombreux prisonniers ont tenté de résister en organisant des actes de solidarité, en partageant de maigres provisions et en s'entraidant mutuellement. Le camp a finalement été libéré par les forces alliées en avril 1945.

Aujourd'hui, Ravensbrück est un mémorial et un musée qui commémore les souffrances endurées par les victimes et rend hommage à leur mémoire. Il sert également de lieu de réflexion et d'éducation, rappelant les horreurs de l'Holocauste et soulignant l'importance de préserver les droits de l'homme et la dignité humaine.



Camp de Neuengamme



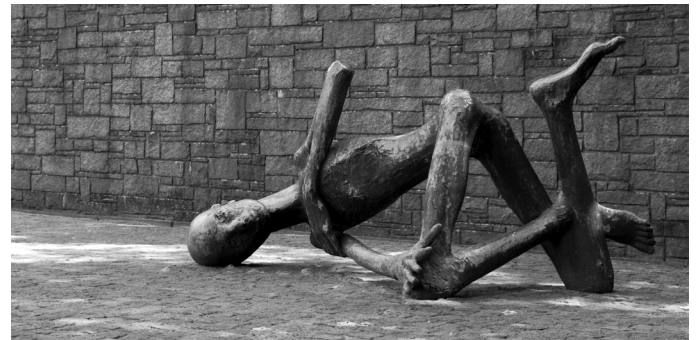
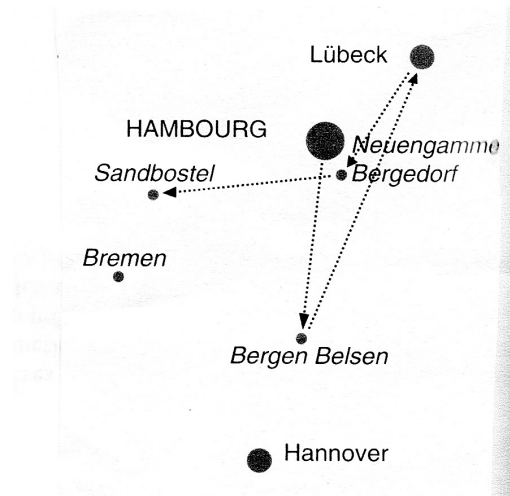
L'entrée du camp par laquelle pénétrait la voie ferrée

Après la libération du camp par les forces alliées en 1945, Neuengamme a servi de lieu de détention pour les criminels de guerre nazis et de transit pour les personnes déplacées. Aujourd'hui, le site du camp de concentration de Neuengamme est un mémorial et un lieu de mémoire, rappelant les atrocités commises par le régime nazi et rendant hommage aux millions de victimes innocentes de l'Holocauste.

Le camp de concentration de Neuengamme, situé près de Hambourg en Allemagne, était l'un des centres de détention nazis les plus sinistres et les plus meurtriers de la Seconde Guerre mondiale. Ouvert en 1938, il a été conçu à l'origine pour interner des opposants politiques au régime nazi, mais il a rapidement élargi son emprise pour inclure des prisonniers de guerre, des travailleurs forcés et des personnes considérées comme socialement ou politiquement indésirables tels que les Juifs, les Roms et les homosexuels.

La vie dans le camp était extrêmement brutale. Les détenus étaient soumis à des conditions de vie épouvantables, à des travaux forcés épuisants et à des mauvais traitements systématiques de la part des gardiens. La malnutrition, la maladie, le surmenage et les exécutions arbitraires étaient monnaie courante. De plus, Neuengamme était le théâtre d'expérimentations médicales abominables menées sur les prisonniers, ce qui entraînait souvent la mort ou des blessures graves.

Au fil des ans, des camps satellites et des sous-camps ont été créés autour de Neuengamme pour exploiter la main-d'œuvre concentrationnaire dans diverses industries. Ces sous-camps étaient souvent encore plus durs que le camp principal et ont contribué à un nombre incalculable de décès parmi les détenus.



Sculpture de Françoise Salmon
au camp de Neuengamme



Photo camp de Neuengamme

PRINCIPAUX SIGNES DISTINCTIFS DES DÉPORTÉS

PRINCIPAUX SIGNES DISTINCTIFS DES DÉPORTÉS

POLITIQUE
ALLEMAND



1647

POLITIQUE
FRANÇAIS



49827

POLITIQUE JUIF



80647

ASSOCIAL



1241

TZIGANE



15647

« BIBELFORSCHER »
SECTATEUR DE LA BIBLE



3624

APATRIDE



18427

DROIT COMMUN



25756

ÉTOILE JAUNE
PORTÉE
PAR LES JUIFS



CIBLE PEINTE DANS LE
DOS DE CERTAINS
DÉTENUS POUR LES SIGNALER
À L'ATTENTION DES S.S.



HOMOSEXUEL



Chaque détenu portait, cousu sur le côté gauche de la veste ou de la robe, ou sur la manche, un triangle de couleur où figurait le matricule. Une lettre imprimée sur le triangle indiquait, sauf pour les Allemands, la nationalité du Déporté : F (Français), B (Belge), S (Espagnol), P (Polonais), etc...

Les 35 Gerzatoises et Gerzatois raflés

Mesdames

- | | | |
|-----------------|----------------------------|------------------------------------|
| • Antonia AVEL | | DCD à RAVENSBRUCK le 24 août 1944 |
| • Simone GODARD | Directrice École de Filles | DCD à RAVENSBRUCK le 25 avril 1945 |
| • Régine VACHER | Employée PTT | DCD à BELZIG le 21 avril 1945 |

Messieurs

- | | | |
|-------------------------|-------------------------------|--|
| • Jean-Marius ACHARD | Ouvrier Michelin | DCD à SANDBOSTEL le 25 avril 1945 |
| • Anastase ALLAIN | Chef de gare (retraité) | DCD à NEUENGAMME le 3 décembre 1944 |
| • Joanny AVEL | Chef d'Équipe Michelin | DCD à NEUENGAMME le 13 mars 1945 |
| • Antony BARDIN | Concierge G Scolaire | DCD à NEUENGAMME le 29 novembre 1944 |
| • Claudius BARDIN | Cultivateur | DCD à NEUENGAMME le 4 novembre 1944 |
| • Pierre BARBIER | Cultivateur | DCD à ROTENBURG le 16 mai 1945 |
| • Roger BEGON | Boucher | DCD à SANDBOSTEL le 26 mai 1945 |
| • Louis BOURRAT | Ouvrier SMG | DCD à HUSUM le 23 novembre 1944 |
| • Jean CHARROIN | Ouvrier Michelin | DCD à BERGEN BELSEN le 16 mars 1945 |
| • Camille CHAUMONT | Employé SNCF | DCD à SANDBOSTEL le 14 mai 1945 |
| • Alphonse CHATAGNIER | Employé SNCF | DCD à HUSUM le 9 novembre 1944 |
| • Joseph CHOMETTE | Ouvrier Bergougnan | DCD à NEUENGAMME le 13 décembre 1944 |
| • Francisque CORNY | Ouvrier Michelin | DCD à NEUENGAMME en avril 1945 |
| • François Elie DUGAY | Boucher | DCD à BREME le 23 février 1945 |
| • Félix FAROUAULT | Électricien | DCD à SANDBOSTEL en avril 1945 |
| • Louis FANGHOUX | Employé SNCF | RESCAPÉ DE NEUENGAMME
LIBÉRÉ EN BAIE DE LUBECK
RESCAPÉ DE NEUENGAMME
LIBÉRÉ DE À SANDBOSTEL |
| • Charles JARRY | Employé SNCF | |
| • Annet JOUVENCEAU | Employé EDF | DCD à SANDBOSTEL LE 23 avril 1945 |
| • Pierre LABBAYE | Électricien SMG | DCD à SANDBOSTEL LE 21 avril 1945 |
| • Antonin LACOMBE | Contremaître SMG | DCD à BERGEN BELSEN le 20 mars 1945 |
| • Marius MICHEL | Secrétaire de Mairie | DCD à BREME le 25 décembre 1944 |
| • Adolphe MONTAGNON | Ouvrier Michelin | DCD à SANDBOSTEL le 10 avril 1945 |
| • Antoine SERRE | Employé SNCF | DCD à HUSUM le 10 novembre 1944 |
| • André TURICHI | Ouvrier SMG | DCD à NEUENGAMME le 25 décembre 1944 |
| • François VALLET | Vulcanisateur | RESCAPÉ DE NEUENGAMME
LIBÉRÉ À SCKWERIN |
| • Pierre VALTON (père) | Maréchal des Logis (retraité) | DCD à NEUENGAMME le 11 mars 1945 |
| • Georges VALTON (fils) | Tapissier | RESCAPÉ DE NEUENGAMME
LIBÉRÉ À HANOVRE |
| • | | |
| • Louis VIDAL | Ouvrier SMG | DCD à NEUENGAMME le 5 mai 1945 |
| • Jean VERNET | Ouvrier Michelin | DCD à NEUENGAMME le 19 mai 1945 |

-
- | | | |
|-----------------------|-------------------|--|
| • Bonnet Alfred FAURE | Maçon | RELÂCHÉ 12 JOURS APRÈS SON ARRESTATION |
| • Georges ARNAUD | Chef d'Équipe ACC | DCD AU 92 ^{ÈME} RI SUITE AUX TORTURES |

LES LIEUX DES ARRESTATIONS



Mairie

1 - Marius MICHEL

2 - André TURICHI

3 - Camille CHAUMONT

Place des Vigerie

4 - Alphonse CHATAGNIER

5 - Louis BOURRAT

6 - François VALLET

7 - Antony BARDIN

8 - Louis VIDAL

9 - Joseph CHOMETTE

PTT

10 - Régine VACHER

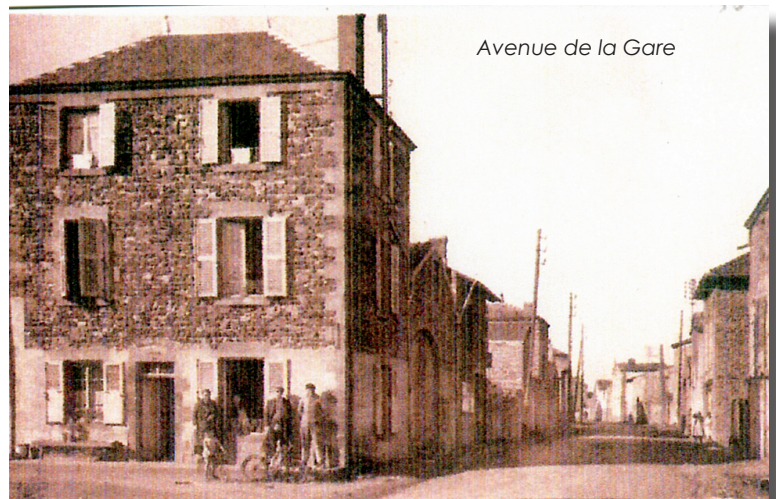
11 - Francisque CORNY

12 - Claudius BARDIN





- 1 - Pierre VALTON
- 2 - Georges VALTON
- 3 - Pierre BARBIER
- 4 - **Antonia AVEL**
- 5 - Joanny AVEL
- 6 - Adolphe MONTAGNON
- 7 - Félix FAROUAULT
- 8 - Jean-Marius ACHARD
- 9 - Georges ARNAUD
- 10 - Pierre LABBAYE
- 11 - Annet JOUVENCEAU
- 12 - Claudius BARDIN
- 13 - Jean VERNET



Angle de l'Avenue de la Gare / Rue de Vichy



- 1 - Charles JARRY
- 2 - Antoine SERRE
- 3 - Louis FANGHOUX
- 4 - Simone GODARD
- 5 - Anastase ALLAIN
- 6 - Antonin LACOMBE
- 7 - Jean CHARROIN
- 8 - Bonnet Alfred FAURE

Les lieux d'arrestation de Roger BEGON
et François Elie DUGAY sont inconnus.



Château du Pibout



Château du Pibout



Château du Pibout



Cités SNCF

**TÉMOIGNAGES
DES RESCAPÉS
DE LA RAFLE
DU 21 JUIN 1944**

Monsieur VALLET

François

Vulcanisateur

RESCAPÉ DE NEUENGAMME

Pour moi, les 21 sont des dates fatidiques.

À Clermont, le 21 avril 1944, je me présente chez mon tailleur pour un essayage.

C'est la Gestapo vichyssoise qui me reçoit. Je suis fouillé, interrogé. Une enveloppe contenant une certaine somme m'est confisquée.

Conduit dans une pièce où des revolvers chargés reposent sur une chaise, je reste impassible.

Je fournis la preuve certaine que je viens pour essayer un costume. Le drap remis au tailleur est trouvé avec une étiquette portant mon nom.

Un instant après, mon enveloppe m'est remise, la liberté m'est rendue. Arrivé à la maison, je constate qu'il me manque 1500 francs. Je suis volé, mais la perte d'argent m'importe peu. Je suis libre.

Ma vie reprend son cours normal jusqu'au 21 juin. Ce jour-là, à 6 h du matin, j'entends un bruit insolite sur la place des Vigeries. Il me semble qu'on appelle. Je regarde par la fenêtre, j'aperçois mon camarade Jean-Marie BOURRAT, tout attristé, ainsi que sa sœur qui gesticule et pleure.

Croyant à un malheur, pensant que je puis être utile, je passe vite mon pantalon et descends en hâte auprès de mon ami. Aussitôt, il me dit à voix basse :
- *Rentre chez toi, la Gestapo fait une rafle à Gerzat.*

Je le quitte et au même instant, j'aperçois un homme armé d'une mitraillette qui débouche à l'angle de la rue.

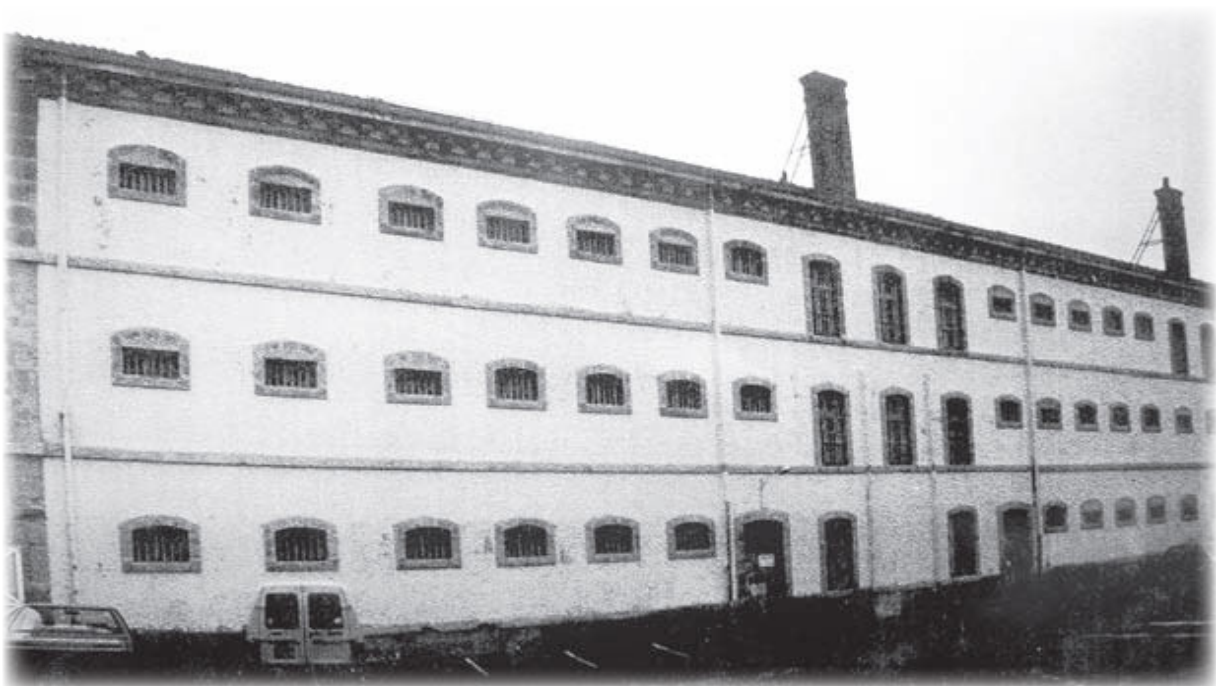
J'ai su plus tard que ce personnage était MATHIEU.

Tranquillement, je me dirige vers la porte de mon habitation et je rentre à la maison. MATHIEU me suit et quelques secondes plus tard, il frappe violemment à ma porte. J'ouvre. Il m'invite à le suivre immédiatement.

Malgré mes dénégations, il me conduit place Pommerol avec Jean-Marie BOURRAT, sa sœur et CHATAGNIER.

Nous sommes alignés contre le mur du local des Sapeurs-Pompiers et gardés par 4 civils de la Gestapo. Au bout d'une heure, nous sommes amenés dans la cour de l'école maternelle. Là, nous sommes interrogés, les uns après les autres. BOURRAT et sa sœur sont relâchés. Quant à moi, MATHIEU prétend que je suis communiste. Il n'y a pas à discuter, toutes mes protestations sont vaines. **Il m'administre un violent coup de pied au bas des reins** et me fait descendre dans la cave de la maternelle.

Là je trouve une quantité de Gerzatois. C'est moi le dernier arrivé, **je clôture la rafle du 21 juin.**



Prison du 92^{ème} RI

À la cave où, comme l'a déjà dit un camarade, nous avons tous les mains derrière le dos, j'ai par mégarde voulu me gratter : de violents coups de bottes m'ont aussitôt rappelé à l'ordre.

Comme les autres Gerzatois, je suis transporté au 92. Arrivé à la caserne, je suis affecté à la cellule 15.

Dès l'arrivée, c'est la fouille, tout ce que nous possédons est confisqué. ARNAUD a réussi cependant à cacher sa montre et son ceinturon.

À la cellule 15, je me trouve avec CHARROIN, CHATAGNIER, ARNAUD, le Docteur FOURVEL de Clermont relâché peu après, des gars de Saint-Étienne.

À mon tour, me voilà à la maison de la torture, avenue de Royat. Je suis d'abord conduit dans une cave obscure. Plusieurs camarades sont là, qui souffrent horriblement, ensanglantés, ils font entendre des plaintes qui nous serrent le cœur.

Vers 9h30, je suis appelé à l'interrogatoire.

- Quel est votre chef ? Connaissez-vous GODARD ? VACHER ? LACOMBE ?

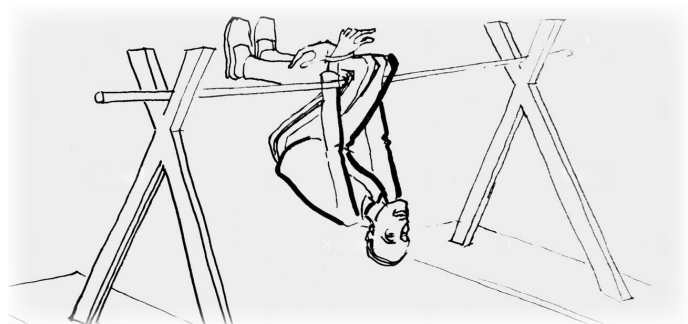
Je ne puis répondre ne connaissant ni les uns, ni les autres. Il y a si peu de temps que j'habite Gerzat.

Matraqué de plus belle, je suis attaché de telle façon que je ne puis faire un mouvement. Un coup de pied asséné dans les jarrets, je trébuche et suis précipité violemment dans une encoignure de la pièce.

À moitié assommé, je perds connaissance. Relevé par les cheveux, je suis encore frappé à coups de cravache.

Je reste toujours muet.

Pendant plus d'une heure, je subis divers supplices et enfin celui de la balançoire.



Mes bourreaux, pour se donner des forces, savourent de temps en temps la bouteille de cognac à trois étoiles qu'ils reposent sur le bureau.

La maîtresse de MATHIEU assiste souriante à ces horribles tortures et **elle ricane au moment où mes souffrances atteignent le paroxysme de la douleur.**

Redescendu à la cave, je passe une très mauvaise nuit. Je souffre atrocement et les victimes qui se lamentent près de moi augmentent mon calvaire.

Le lendemain, je suis rappelé à l'interrogatoire. Le supplice recommence. Je suis matraqué à nouveau, surtout à la tête. Lassés, mes bourreaux m'abandonnent. Revenu au 92, **mes camarades ne me reconnaissent plus tant j'ai la tête enflée.**

À cette prison, nous avons droit à un colis de vêtements et à quelques victuailles. Nos familles se privent pour nous faire parvenir des provisions. Rarement, elles nous arrivent. Quelques vêtements nous parviennent cependant. Les vivres sont le plus souvent volés.

Le 19 juillet, je prends le train pour Compiègne. Je suis enchaîné avec VIGNAL. Paris, la gare de Lyon, notre convoi stationne sur une voie de garage.

Là, je réussis à placer dans une boîte de sardines une missive destinée à mon beau-frère, boulanger à Paris. Je laisse tomber la boîte sur la voie. Cette lettre est arrivée à son destinataire.

Ensuite, c'est l'arrivée en gare de Compiègne. Cinq jours dans le camp, et c'est le départ pour l'Allemagne.

Nous recevons pour le voyage une boule de pain et un saucisson. Nous sommes entassés 60 par wagon. Rien à boire, il fait une chaleur atroce. Pendant la nuit un orage éclate et chacun avec la main essaye de recueillir quelques gouttes de la manne céleste. Notre voyage dure cinq nuits et cinq jours. Dans mon wagon, 3 évasions ont lieu. 3 jeunes gens ont pu s'enfuir par le vasistas. Le lendemain matin, nous ne sommes pas très rassurés.

Avant le départ, le chef du convoi nous a dit :
- Attention, pas de fuites ou des otages seront pris parmi vous et fusillés sur le champ.

La nuit, à la frontière, le convoi est remis aux SS.

- Combien êtes-vous là-dedans ?

Sans sourciller nous répondons : 57.

Nous tremblons un peu. Nous sommes comptés, recomptés. Nous recevons des coups, mais quelle chance, rien n'est remarqué.

De la frontière à Neuengamme, le voyage s'effectue sans incident, mais la soif, une soif dévorante, nous tenaille toujours.

À la gare de Neuengamme, la descente du wagon se fait rapidement. Les SS nous font descendre comme des moutons à la schlague, aux cris gutturaux de « Raus, Raus » [prononcé Raoss (dehors)].

2 000 hommes sont rassemblés par 5 comme des animaux, les coups pleuvent drus sur ceux qui ne se rangent pas assez vite.

De la gare au camp, nous parcourons 500 mètres entre une haie de SS armés de mitraillettes et de mousquetons, tous en position de tir. Les chiens grognent et parfois mordent.



À l'arrivée au camp, nous sommes impressionnés par les miradors, grosses forteresses en ciment d'où sortent des mitrailleuses et de gros projecteurs.

À part les miradors, tout semble accueillant dans ce camp. Une immense cour dallée toute blanche, des fleurs à profusion, des parterres multicolores. Devant les baraquements, des rangées de pots de fleurs bien alignés, s'échelonnent partout.

Nous voilà rassemblés au milieu du camp. Peu après, un Lagerführer accompagné d'un détenu français s'installe à un bureau transportable. Ils ont la liste des nouveaux arrivés.

Nous sommes appelés un par un par nos noms et prénoms. Une plaque de métal attachée à une ficelle nous est remise. **Ma plaque porte un numéro d'inscription. C'est le matricule n° 39.803.** Je ne suis plus qu'un numéro. L'appel dure quatre heures en plein soleil. Nous n'avons guère mangé pendant le trajet et nous avons toujours bien soif. Quelques anciens détenus arrivent à se rapprocher de nous et nous disent :

- Mangez vite les vivres qui vous restent, ou par pitié donnez-les nous, vous ne garderez rien, ils vous prendront tout.

Beaucoup de camarades sont sceptiques. Cependant nous allons assister à une scène horrible.

Un détenu hâve, déguenillé, s'approche de nous. Après quelques pourparlers, il réussit à avoir un morceau de pain. Un SS aperçoit le manège.

Avec un câble d'acier muni d'une boule de plomb, il frappe violemment le vieillard qui s'affaisse, serrant le pain dans ses mains amaigries. Lentement, il se relève et veut se traîner plus loin. Un coup beaucoup plus violent lui est asséné sur la tête, c'est pour lui la fin de ses misères.

La vie sera bien dure dans ce camp. Telle est la triste pensée qui assaille chacun de nous.

Quelques détenus, malgré la défense et la surveillance des SS, arrivent à nous faire passer de l'eau en échange de pain. Nous apaisons notre soif, mais des coups sont administrés de toute part.

Nous sommes amenés en direction des douches et parqués dans une cour entourée de fils de fer barbelés. C'est là que se trouvent nos affaires personnelles éparpillées de tous les côtés. Impossible de retrouver nos vêtements. Ici une culotte, plus loin un gilet, plus loin encore une veste. Il faut faire vite, car les coups tombent durs, la plus grande partie des camarades ne réussit pas à trouver ses effets et s'habille comme elle peut.

Une fois vêtus, nous parcourons une allée étroite, toujours entre les barbelés. Nous marchons serrés, par rangs de cinq et nous apercevons vers les douches une dizaine de coiffeurs armés de tondeuses. Chacun à tour de rôle est tondu au n°0.

Nous rentrons au vestiaire. Là, nous sortons de nos poches tout ce que nous possédons.

À notre départ du 92, une certaine somme d'argent nous a été rendue. Elle nous a servi à acheter à la cantine de Compiègne quelques menus objets : peigne, couteau et même savon. **Au vestiaire, nous sommes dévalisés, il faut tout donner, même l'alliance, la montre, les papiers d'identité.**

Plus loin, ce sont les vivres qui nous restent et qu'il faut jeter dans des tonneaux de bois. Celui qui ne s'exécute pas est schlagué immédiatement. Nos victuailles sont destinées aux porcs que l'on engraisse au camp.

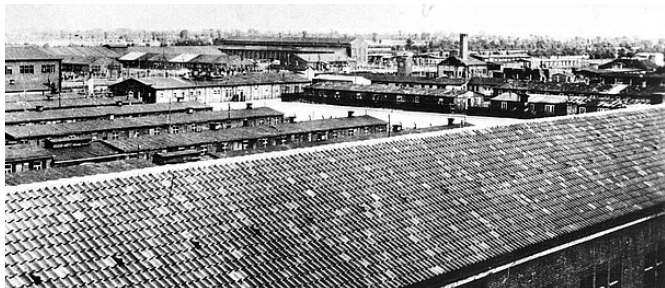
Maintenant, il faut quitter tous nos effets. Chemises, caleçons, culottes, souliers. Le tout doit être emballé, puis bien ficelé dans du papier avec une étiquette à l'intérieur et une étiquette à l'extérieur.

Les valises ou sacs tyroliens que nous possédons doivent être déposés à l'entrée des douches.

Nous pénétrons dans une deuxième pièce et nous sommes reçus par d'autres coiffeurs. Ceux-là sont armés d'un rasoir qu'ils affutent sur une brique. Nous sommes rasés, tailladés un peu partout, car l'opération s'exécute sans blaireau, ni savon.

C'est ensuite le passage à la douche. À la sortie, nous recevons une chemise sans manches, un pantalon rayé, un veston en loques, et une paire de claquettes (planches avec courroies).

Nous sommes rassemblés à la sortie des douches, rangés par 5, environ une centaine, puis accompagnés au bloc par un sous-chef.



À la rentrée du bloc, **nous sommes reçus par le chef qui, une cravache à la main, nous frappe à mesure que nous entrons.** Il faut se diriger au trot dans le fond du dortoir. Là se trouvent des espèces de caisses à trois étages. Ce sont nos lits avec ces paillasses garnies de copeaux, une couverture par homme. Ni le soir ni le lendemain, rien à manger. Nous avons cependant le droit de nous coucher à 8 heures ce jour-là. Dès le lendemain, réveil à 4 heures.

Au fond du bloc se trouvent quelques lavabos, mais nous n'avons rien pour nous laver, ni nous sécher. La toilette faite, il faut arranger son lit. Attention qu'il soit bien carré.

Peu après, nous sommes parqués dehors. **Si un SS passe, vite il faut se lever, se mettre au « garde à vous », ou ce sont les coups qui pleuvent.** Malheur à celui qui s'assied et qui, distrait, ne se rend pas compte de l'arrivée d'un SS : sans avertissement, il est frappé violemment.

*Notre bloc est un bloc de quarantaine.
Pendant une quinzaine de jours, nous
travaillons à l'intérieur du camp.
Nous chargeons et déchargeons du sable
avec des wagonnets.*

*Tous les détenus travaillent, la bonne
volonté ne leur manque pas.
Malgré cela, la schlague est distribuée à
tort et à travers. Il faut aller plus vite, de
plus en plus vite.*

Pour mieux courir, nous quittons nos claquettes qui nous embarrassent. À la fin du travail, surprise désagréable, nos claquettes ont disparu. Nous protestons, il nous est répondu : - À l'intérieur du camp, rien n'est perdu.

Désormais, nous marchons pieds nus.

Les alertes sont fréquentes la nuit, et les détenus doivent courir aux abris suivis des chiens et des SS qui cravachent à plaisir les retardataires. Souvent quelques malheureux perdent leurs claquettes. C'est à ce moment-là que quelques-uns d'entre nous réussissent à s'en procurer d'autres.

Notre bloc comprend 600 hommes. La soupe est servie dans un immense tonneau de bois. Chacun passe avec sa gamelle cabossée, rouillée, disputée chèrement, car il en existe une seulement pour quatre ou cinq détenus. Ceux qui sont servis les premiers n'ont que de l'eau, les derniers plus heureux ont de la soupe épaisse, les légumes restants au fond. La ration de pain est coupée en minces tranches.

Le bruit court au camp que le négrier, le marchand de bêtes est arrivé. Il ne tarde pas à venir à notre bloc. C'est un avocat belge paraît-il. Il demande que les spécialistes (charpentiers, maçons, menuisiers, métallurgiques, etc.) lèvent le doigt. **Les Gerzatois se disent tous cultivateurs, afin de rester ensemble.** Ils pensent aussi qu'ils seront peut-être envoyés dans des fermes où leur sort sera plus doux.

Nous sommes bien déçus. Nous devenons des terrassiers. Quelques jours après, les Gerzatois quittent le camp.

Rassemblés dans la cour, nous sommes comptés, recomptés et embarqués dans le train, toujours accompagnés de nos gardes-chiourmes, les SS. Débarqués à la gare de Salzgitter, nous sommes amenés au camp cinq par cinq, à 1500 mètres de la gare environ. Pendant deux jours, le camp s'organise. Des cuisines sont installées, puis des dortoirs.

En attendant, nous couchons à terre, nous nous trouvons mieux que dans le bloc. Nous sommes au mois d'août, il fait bon.

Au bout de quelques jours, il est demandé des volontaires pour la mine. Deux Gerzatois acceptent de travailler dans le fond. Les autres sont occupés au

dehors à décharger des machines volées qui doivent être camouflées. C'est à cette époque que nous avons la chance de rencontrer des prisonniers de guerre français, des gars de chez nous avec qui nous pouvons échanger quelques conversations. Ces prisonniers réparent les voies, installent des lignes de chemin de fer.

Nos compatriotes sont bien étonnés et furieux de nous voir dans cet état. Ils nous plaignent et tout de suite veulent nous secourir. L'un d'eux, Abel PRADEL apprend que plusieurs d'entre nous sont des environs de Clermont-Ferrand.

- Et moi de Brassac. Combien êtes-vous ?
- Dix.
- Quels sont les objets qui peuvent vous être utiles ?

Aussitôt, le brave garçon fait une collecte parmi ses camarades du camp. Il nous procure peu après : pull-over, chemise, tricot, chaussettes, rasoir électrique, et, quel bonheur, du savon. **Nous allons enfin pouvoir nous laver.** Et aussi du tabac, du vrai.

C'est dans ce camp que nous avons comme gardien, un allemand prisonnier des français en 14-18. Il a gardé un bon souvenir de sa captivité. Il nous plaint, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour adoucir notre sort.

Chaque matin, il remet à notre camarade LACOMBE un imperméable qu'il tient sous son bras. À l'intérieur se trouvent de nombreux croutons de pain qui apaisent notre faim. C'est grâce à cet allemand que nous recevons quelques objets généreusement offerts par nos camarades du stalag.

À cette époque, grâce encore à Abel PRADEL, nos familles reçoivent de la Croix Rouge, des nouvelles de 10 Gerzatois. PRADEL appartenait au stalag XI ou XII B (Hanovre). Nous serions très heureux de le retrouver et de le remercier de vive voix. Jusqu'à présent, nos recherches sont demeurées vaines.

Nous n'avons pas gardé longtemps les objets donnés par nos compatriotes. Les SS s'aperçoivent que quelques-uns d'entre nous portent des pull-over. Un beau matin, nous sommes rassemblés. Il faut se déshabiller et remettre aux SS tous les objets que nous avions reçus avec tant de plaisir.

Nous n'avons fait qu'un séjour d'un mois et demi à Salzgitter, c'est bien le meilleur kommando où nous avons séjourné, grâce à la complicité de notre sentinelle...

Des mineurs de profession venus de la Sarre nous remplacent.

Nous sommes ramenés à Neuengamme par chemin de fer. **Arrivés au camp, désinfection et douche.** Nous sommes affectés à un nouveau bloc.

Au bout de quelques jours, nous passons devant les SS. Ils font un tri, choisissent les plus robustes. Peu après, nous partons pour le kommando de **Husum, kommando de la mort lente.**

Le camp est situé dans un marécage. Les baraquements sont construits sur pilotis. **Une odeur nauséabonde se dégage qui vous prend à la gorge.** Nous sommes conduits chaque matin à 40 km d'Husum, par un chemin de fer à voie étroite. Le réveil a lieu à 4 heures. C'est à ce moment que le pain et la margarine nous sont distribués pour la journée.

Nous sommes en novembre 1944, il fait encore nuit, il faut rester dehors malgré la neige et le froid, sans bouger, par rangées de cinq jusqu'à 6 heures 30 ou 7 heures, endurer la bise glacée, le givre, le froid aux pieds. Nous devons attendre immobiles le petit train qui n'arrive souvent qu'à 7 heures 30. Il doit laisser passer les convois de troupe et stationner sur une voie de garage.

Enfin, c'est le départ. Le train s'arrête, nous descendons, c'est la marche dans l'eau jusqu'aux chevilles, et souvent à mi-jambe. Parfois, nous passons un petit pont. **Les kapos se placent à l'entrée et nous frappent à mesure que nous traversons.** Pour éviter les coups, un grand nombre de détenus se jettent à l'eau sur l'autre berge après avoir franchi le ruisseau avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Toto CHARROIN s'est mouillé ainsi plusieurs fois, c'est là qu'il a pris son mal.

Notre travail consiste à creuser de grands fossés antichars de 6m de large et 3,50m de profondeur. Dès la première pelletée, l'eau jaillit et, à mesure que nous creusons, elle s'élève, si bien qu'au bout d'un instant, nous pataugeons dans l'eau jusqu'aux genoux.

À l'arrivée au travail, c'est l'entreprise TODT qui jalonne. Un des chefs s'entretient avec notre surveillant. Il lui remet quelques cigarettes et lui indique à quel endroit nous devons être parvenus le soir. À tout prix, quelle que soit la distance, nous arrivons le soir au point fixé. Le retour s'effectue dans les mêmes conditions qu'à l'aller.

Toujours le passage dans l'eau pour éviter les coups. Le taco se fait attendre 3 à 4 heures. Nous restons debout, figés, grelottants. **Enfin les wagons arrivent, nous y montons poussés à la schlague, comme des moutons.**

Arrivés au camp, nous descendons vivement des wagons et immédiatement par cinq, bras dessus, bras dessous, nous franchissons l'entrée du kommando. Nous sommes comptés. Souvent, il y a une erreur. Rassemblés à nouveau, défilé et appel recommencent. Enfin, nous avons pour nous réconforter un litre d'eau chaude avec rutabagas. À ce régime, au bout d'un mois, 3 Gerzatois sur 9 sont morts : BOURRAT Louis, CHATAGNIER Alphonse, SERRE Antoine.

Notre calvaire dure un mois et demi à ce kommando, et c'est le retour à Neuengamme. Les malades partent les premiers, CHOMETTE fait parti de ce convoi.

Au deuxième convoi, LACOMBE, LABBAYE, CHARROIN et moi, sommes embarqués comme de coutume dans des wagons de bestiaux. Au départ, un morceau de pain et de margarine sont distribués.

Au matin, la ration de notre camarade LACOMBE a disparu. De bon cœur, je partage avec lui ce qu'il me reste.

Arrivés au camp, nous sommes en bien mauvais état. Le travail du kommando d'Husum nous a minés. Nous sommes affectés à un bloc de repos pendant 3 semaines. Dans les baraquements, on peut tenir 300, nous sommes logés 800 si bien que nous sommes 3 par lit. Je partage le mien avec LACOMBE et un belge. Au-dessous de nous se trouvent CHARROIN, LABBAYE et un sous-officier qui a aidé le général de LATTRE de TASSIGNY à s'évader de la prison de Riom.

Quel repos ? Toujours dans la même position, sur le côté. Le camarade du milieu repose sur la paille, ceux de chaque côté sur le plancher, et ce repos devient une fatigue insupportable.

Pour aller aux WC, une autorisation est nécessaire, mais quelle attente : 12 à 15 WC pour 800 hommes. La soupe est servie au dortoir. Toujours une gamelle pour 5, le camarade qui a la dysenterie passe sa gamelle au suivant. Chaque matin 20 à 30 morts sont entassés près des WC.

Nouvelle visite. À mon grand regret, je suis le seul reconnu bon pour partir à nouveau dans un kommando. **Je dois me séparer de mes camarades de Gerzat, cela me serre le cœur.**

Nous sommes rassemblés dans une cave immense deux jours avant le départ. Puis, c'est l'embarquement. Nous arrivons à Meppen à la frontière hollandaise le 18 janvier 1945. Il neige. Nous avons de la neige jusqu'aux genoux.

Nous devons faire 10 kms à pied pour nous rendre au nouveau camp. Il est immense, moitié pour les prisonniers de guerre, moitié pour les déportés. Un grillage sépare les deux parties du camp.

Je suis désigné pour faire des tranchées dans des forêts de sapins, tranchées pour « l'infanterie ».

Dans ce camp, le régime semble plus doux. Nous avons deux soupes par jour : 2 tranches de pain et une soupe de poisson le matin, 2 tranches de pain avec margarine et une soupe le soir. Hélas, je ne reste que dix jours dans ce camp. Un beau matin, je suis appelé chez le Lagerführer.



Il a mon dossier entre les mains :

- Vous êtes vulcanisateur, n'est-ce pas ? Vous allez repartir à Neuengamme. Vous serez habillé et dirigé vers un nouveau camp où vous travaillerez de votre métier.

Revenu à Neuengamme, **je revêts un nouvel habit à rayures.**

Au rassemblement, nous sommes trois : un Polonais, un Hongrois et moi. Ce sont les trois vulcanisateurs.

Quelle surprise ! Ma valise m'est remise... La valise que ma femme m'avait fait parvenir au 92 avec un peu de linge. La couverture et les objets de toilette n'y sont plus, mais le petit linge, les chaussettes sont intactes.

Accompagnés de deux sentinelles, nous partons dans un train de voyageurs, un train de civils allemands. Avant de partir, chose incroyable, nous recevons

dix tranches de pain et sur chaque tranche de la margarine et du pâté. Les civils allemands pourront voir que les déportés sont bien nourris.

Après deux jours de voyage, nous arrivons à la capitale de la grande Allemagne : Berlin. Nous voyageons dans le métro. Les regards des civils, peu empreints de bienveillance, sont braqués sur nous. Nous voilà dans le Meklembourg, à Ravensbrück.

Je me trouve dans un camp beaucoup plus petit que Neuengamme. À l'arrivée, nous entrons dans un bureau. Un nouveau matricule m'est attribué n° 13.017. Ma valise m'est reprise. Prévoyant cela, j'avais subtilisé chaussettes et mouchoirs.

Affecté à un bloc, je fais la connaissance de quelques camarades français, bretons pour la plupart. Tout de suite, je demande quelles sont les conditions de vie au camp. Ils me répondent : appels interminables, nourriture mauvaise et schlague comme dans tous les camps de déportés.

Vraiment, il n'y a rien à attendre dans ce pays exécré et le peu d'espoir entrevu disparaît.

Le lendemain, je suis affecté à un kommando de travail. Nous nous rendons chaque jour à l'atelier de vulcanisation situé à 1 km du camp.

Nous sommes 30 ouvriers, mais les machines sont peu nombreuses : 8 à 10 hommes seulement travaillent à la vulcanisation. L'usine doit s'agrandir, du matériel est commandé. Il n'est jamais arrivé.

Le bruit court que les Russes approchent, ordre est donné d'évacuer le camp. Je suis employé à faire du terrassement.

C'est dans cette région que j'ai rencontré un kommando de travail de femmes. Elles sont traitées aussi durement que nous. Même travail, mêmes appels, même régime : faim, fatigue, terreur.

Nous apercevons chaque jour de pauvres femmes qui travaillent au déchargement des navires (pommes de terre, rutabagas, carottes). Le soir, elles passent près de nous et, compatissantes, elles laissent tomber quelques légumes cachés sous leurs hardes.

Les Russes approchent toujours. Il faut fuir. Les SS n'ont même pas le temps de nous distribuer le casse-croûte habituel.

Conduits à la gare, embarqués sur des plates-formes, 60 par wagon, serrés les uns contre les autres, nous passons là debout une journée et une nuit.

Nous avons très froid, il gèle à pierre fendre, impossible de se remuer, ni de s'abriter. Le train en marche contribue à nous frigidifier davantage.

Nous arrivons à Oranienbourg, à 30 km de Berlin. De là, **nous sommes amenés en pleine nuit sous un bombardement au camp de Sachsenhausen**, camp immense dans le genre de celui de Neuengamme.



C'est là que nous faisons connaissance avec les Tziganes, les pères et les enfants. Les femmes ont été séparées. Les pauvres petits ont faim, et souvent ils nous volent le peu de subsistance que nous possédons. La ville voisine est bombardée journellement. **Nous sommes occupés à dégager les bombes non éclatées.** Souvent, nous travaillons à déblayer les voies du métro qui arrivent jusqu'ici. Nous devons découper les traverses au chalumeau et les porter à grande distance. **Nous sommes à bout de forces, cependant il faut travailler sans arrêt.**

Harassés, quelques camarades et moi avons voulu souffler quelques secondes. Les SS nous ont aperçus, ordre nous est donné de nous coucher immédiatement le ventre contre le rail. Nous voilà dix alignés à terre. Nous recevons 25 coups de schlague chacun. Malheur à ceux qui bougent, à ceux qui crient. Ils sont frappés à nouveau.

Notre camp est bombardé une seule fois, mais nous avons des morts. Les avions passent en rase motte sur le camp et mitraillent les SS.

Notre chef de bloc est mobilisé. Il est remplacé par des sous-chefs polonais ou tchèques. Il semble qu'il n'y ait plus assez de gardiens pour surveiller tout le monde.

Le 21 avril 1945, au réveil, les Polonais sont appelés les premiers à l'appel.

Il leur est distribué une boule de pain et une boîte de viande pour 5. Après les Polonais, des rations sont distribuées aux Tchèques, aux Hongrois, aux Français, aux Belges, et aux Hollandais.

La distribution terminée, nous partons à pied sur la grand-route. Les SS nous accompagnent avec leurs chiens. Le premier jour, nous effectuons 35 km. Nous couchons dans la grange d'une ferme. Pendant la nuit, le morceau de pain que je possédais a disparu.

Plus rien à manger. Que vais-je devenir ?

Le lendemain, nouvelle étape de 20 à 25 km. Tous les jours, il faut marcher sans savoir où l'on va. Ces marches forcées ont commencé le 21 avril pour ne se terminer que le 4 mai. Au bout de quelques jours, nombreux sont les camarades qui tombent épuisés de fatigue. **Beaucoup meurent de faim.**

Le soir, l'étape terminée, nous ramassons des feuilles de frêne, des orties, des pissenlits, nous puisons de l'eau dans le fossé et nous faisons tiédir cette drôlesse de nourriture.

Des hommes exténués s'arrêtent et se reposent le long des fossés. Malheur à eux.

L'arrière garde du convoi est déjà là. Les sauvages relèvent le numéro de matricule de la veste du détenu sur un carnet, **ils le font coucher face contre terre et lui décharge leur revolver dans la nuque. La route est jalonnée de cadavres zébrés. Nous ne faisons pas 100 mètres sans trouver un camarade mort assassiné.**

Les premiers jours, les plus robustes viennent en aide à leurs camarades fatigués, mais au bout de quelques temps, l'épuisement est si grand que même les plus endurcis, les plus courageux ont peine à se traîner.

J'ai vu des camarades mourir avec toute leur lucidité. À bout de souffle, il leur est impossible de continuer la route. Désespérés, ils pleurent, appellent leur maman, leur épouse, leurs enfants, se couchent face contre terre, se mordent les poignets et attendent d'être immolés.

Les derniers jours, je n'ai plus d'illusion, je sens que mon tour arrive. Je tombe à chaque instant. De bons camarades m'aident à me relever. La mise en marche me fait atrocement souffrir. Soutenu pendant le premier kilomètre, je finis par marcher sans secours comme un automate.

Chacun se demande : demain, pourrais-je faire l'étape ?

Le 2 mai, un appel à lieu. Sur 32 000 partis le 21 avril, nous ne restons plus que 21 000.

Après une pause de 48 heures dans une forêt, nous reprenons notre marche. Maintenant, la route est encombrée, impossible d'avancer. Des convois interminables de voitures, de civils encombrant la route. L'aviation anglo-américaine bombarde les colonnes. Nous fabriquons des coutelas avec des cercles de tonneaux et, si nous le pouvons, **nous découpions un morceau de cheval mort que nous mangeons cru pour calmer notre faim.**

Les routes sont de plus en plus défoncées. Les cadavres, les chevaux, les voitures s'amoncellent partout. Nous sommes à nouveau dans une forêt. Là, les SS nous apprennent qu'ils attendent une décision d'HIMMLER. Froidement, on nous la communique. Nous serons tous fusillés.

Tout à coup, à notre grand étonnement, nous apercevons des camions de la Croix-Rouge Internationale. Ils s'arrêtent à la lisière de la forêt. Ils demandent aux SS l'autorisation de nous distribuer des vivres. Un colis d'un kilo pour 5 nous est donné.

Le lendemain matin, le 4 mai à 4 heures, l'appel n'a pas lieu comme de coutume. 5h, 6h, 7h passent et toujours rien. Jusque-là, personne n'avance vers la route : il nous est défendu d'en approcher sous peine de mort. Intrigués, quelques camarades grimpent aux arbres et s'aperçoivent que les SS et leurs chiens ont disparu. Nous approchons tous de la route et notre surprise est grande en voyant passer des estafettes russes en moto. Peu après, des voitures, des camions arrivent.

Nous sautons au cou des Russes, nous les embrassons. Nous trépignons de joie, leur serrons les mains. Impossible de nous comprendre mais pour nous, c'est la délivrance, la liberté, la vie.

Les soldats russes demandent à leurs compatriotes déportés ce que sont devenus leurs gardiens : - Venez avec nous, disent les détenus, nous allons les trouver.

Les braves soldats russes sont conduits dans des fermes voisines. Les SS sont déjà en civil, mais comme ils nous gardent depuis plusieurs mois, ils sont vite reconnus. Interrogés, les plus terribles avouent. **Séance tenante, ils sont fusillés.**

Des vivres nous sont distribués : mouton, cochon, haricots, etc. Nous faisons notre popote dans la forêt où nous séjournons quelques jours.

Des affiches sont posées sur les arbres de la route qui nous annoncent qu'il faut rejoindre la ville voisine de Scheverin, occupée par les Américains, ville de notre premier rapatriement.

Comme mes camarades, j'essaye de marcher. Impossible, je fais des efforts inouïs et réussis à me traîner pendant quelques centaines de mètres. Je reprends courage, les SS ne sont plus là. Une voiture attelée de deux chevaux arrive près de moi.

Des prisonniers français la conduisent. Nous engageons une conversation, ils me font monter en voiture et me transportent à Scheverin. Là, je rejoins la caserne Hitler, le centre de rapatriement. Nous sommes bien soignés, des aliments chauds nous sont distribués, la caserne possède des cuisines roulantes.

Quelques jours après, nous sommes embarqués dans un train de voyageurs. 30 km plus loin, nous arrivons dans un camp américain où des camions nous prennent et nous transportent à la frontière hollandaise.

Arrivés en Hollande, nous embarquons à nouveau dans un train qui traverse ce pays, puis la Belgique. À notre arrivée à Bruxelles, nous sommes accueillis par la Croix-Rouge et des ovations sans fin. Quel enthousiasme, quel délire. Nous goûtons du pain blanc, du chocolat, des friandises, des cigarettes, des boissons chaudes nous sont distribuées à profusion. C'est une magnifique réception que nous font nos amis Belges. Nous nous en souviendrons longtemps.

Après notre arrêt à Bruxelles, le convoi continue sa route jusqu'à Hazebrouck. Reçus par la Croix-Rouge Française et les autorités civiles, nous sommes amenés dans des cars au Centre d'Accueil.

Un docteur me trouve dans un tel état de faiblesse qu'il me conseille de prendre patience pendant quelques jours.

Je suis hospitalisé d'office à Hazebrouck. Bien soigné, je reprends vite des forces.

J'écris immédiatement à ma femme à Gerzat. Pas de réponse. L'inquiétude me gagne et je me demande si j'aurai le bonheur de retrouver ma femme et mon enfant.

Treize jours d'hôpital, je n'y tiens plus. Je demande à rentrer chez moi. Je suis autorisé à partir...

Je passe par Lyon. J'arrive dès le lendemain à Clermont.

Je suis reçu par le Centre d'Accueil de cette ville. Mon nom est annoncé par un haut parleur au moment où je passe sur un pont improvisé. La Marseillaise retentit et me fait doux au cœur.

Une femme, camarade d'atelier de la mienne, s'approche de moi. Je la reconnais et lui demande des nouvelles des miens. Quel bonheur, ma femme et mon enfant sont en bonne santé.

Monsieur BAYLE a entendu mon nom lui aussi, il vient vers moi mais ne me reconnaît pas. Je lui parle. Entendant ma voix, les larmes coulent sur son visage. Je suis si amaigri, de plus j'ai les cheveux blancs.

Vite, je grimpe dans sa voiture et j'arrive chez moi à Gerzat où je retrouve ma femme et mon cher enfant qui ne cessent de me regarder, de m'embrasser, de rire et de pleurer.



Rue Bonnet Tixier

Monsieur FANGHOUX

Louis

Employé à la SNCF

DÉPORTÉ À NEUENGAMME

Le 21 juin 1944 à 6 h du matin, nous sommes réveillés par un piétinement dans la cour de notre maison. Au même instant, la porte de notre chambre s'ouvre violemment : **deux hommes font irruption dans la pièce, menacent ma femme et moi, l'un de sa mitraillette, l'autre de son revolver.**

- Vous vous appelez FANGHOUX Louis ? Habillez-vous et suivez-nous.

Un civil de la Gestapo et 5 Allemands en armes me conduisent à l'école maternelle où je retrouve une douzaine de camarades de Gerzat, qui viennent d'être arrêtés. Nous descendons à la cave.

Là, nous sommes alignés face au mur, les mains derrière la nuque. Ils nous interdisent de bouger, nous frappent avec leurs poings, avec leurs bottes.

Vers 11 h, ordre nous est donné de remonter l'escalier de la cave. Nous sommes rassemblés dans une classe pour un bref interrogatoire.

Un camion ronfle devant l'école. Toujours les mains derrière la nuque, nous nous installons dedans avec accompagnement de coups de pied et de coups de crosse. Nous sommes conduits à la caserne du 92, gardés par deux miliciens français, VERNIÈRES et MATHIEU qui seront jugés et fusillés après la libération.

À la caserne, nous sommes enfermés dans la cellule 53. Nous sommes 12 de Gerzat : MICHEL (secrétaire de mairie), CORNY, JARRY, BARDIN Claudius, VERNET Jean, FAURE, CHOMETTE, MONTAGNON, ALLAIN, VALTON père et moi-même. Trois ouvriers du service de transmission de Clermont sont avec nous : HEBERT, FOUSSAC, SALVAIN.

Le 23 juin, nous sommes amenés à la maison de torture, avenue de Royat, menottes aux mains, par groupes de trois, sous la surveillance de BRESSON, VERNIÈRES et MATHIEU.

Nous montons au premier étage, nous pénétrons dans une pièce où se trouve un bureau.



Villa du 2 avenue de Royat

Le reste de la pièce est occupé par des engins de torture que nous allons apprendre à connaître.

Nous devinons d'avance le sort qui nous attend, car nous apercevons sur le parquet, les murs et même le plafond, de larges tâches de sang. Là sans être frappé, je subis d'abord un interrogatoire de 10 min environ.

- Vous avez organisé un complot contre la Luftwaffe, il faut vous expliquer.

Je me tais.

Un individu pénètre dans la pièce et demande à VERNIÈRES :

- Alors, ça marche ?

VERNIÈRES répond :

- C'est un communiste, il ne veut rien dire, mais ne t'inquiète pas, nous avons un moyen pour le faire parler.

Aussitôt, je suis assis à terre, une barre de fer est passée sous mes jarrets et je suis attaché et suspendu sur un tabouret spécial. J'ai appris que cette torture s'appelait « la balançoire ».

Les trois brutes ne se pressent pas. Lentement, ils savourent plusieurs verres d'alcool d'une bouteille qui se trouve sur un bureau.

Après avoir enlevé leurs vêtements, torse nu, ils s'emparent d'un nerf de bœuf.

Le supplice commence.



Je suis frappé sans arrêt par un premier bourreau. Quand il est fatigué, un second prend la place et frappe à tour de bras. Je me tais encore. Un troisième continue de plus belle la bastonnade.

Les coups pleuvent sans interruption et me meurtrissent jusqu'au sang. Pendant plus d'une demi-heure, je suis frappé. Je n'en puis plus. Je perds connaissance.

Je suis réveillé par des brûlures aux mains. Je reste muet.

Un des hommes s'empare alors d'un gros marteau de forgeron et me frappe de toutes ses forces jusqu'à ce que je m'évanouisse une seconde fois.

Je suis précipité dans un escalier, je roule en bas et je suis transporté dans un cachot, où, quand je reprends mes sens, je fais connaissance avec Monsieur le docteur GARRIGOUX d'Aurillac (*il a été mon compagnon d'infortune à Neuengamme et comme moi, il a eu le bonheur de revenir au pays*), un jeune de Murat (*qui fut fusillé à Orcines le 14 juillet 1944*), et le camarade ARNAUD de Gerzat (*bien mal en point puisqu'il décédait peu après par suite des mauvais traitements subis*).

Le lendemain, je me retrouve dans la cellule 53. Je n'ai rien de cassé, mais je ne puis ni me lever, ni faire un mouvement. Au bout de 8 jours, je suis sur pied.

Le 19 juillet, départ pour Compiègne. Enchaînés par les mains deux à deux, accompagnés de SS, nous montons en gare de Clermont dans des wagons de voyageurs.

Rien à manger ni à boire. Dans les gares de triage, des cheminots courageux arrivent à nous faire passer un peu d'eau. **Nous mourons de soif.**

Dans une gare aux environs de Paris, vers le 22 juillet, nous réussissons à faire passer clandestinement des lettres à nos familles pour les rassurer. L'une des miennes est tombée dans les mains d'une brave française qui a pu la faire parvenir à ma famille.

Les SS se sont aperçus que nous glissions des billets à nos amis cheminots, ils menacent de fusiller séance tenante 10% d'entre nous si cela continue.

À la gare de l'Est, la Croix-Rouge veut nous ravitailler. Les SS refusent. Deux jours après, nous arrivons l'estomac vide à Compiègne.

Dans ce camp, la nourriture est à peu près convenable. Des appels ont lieu plusieurs fois par jour, mais le régime est supportable.

Nous ne séjournons que cinq jours à Compiègne. Le 29 juillet, nous sommes embarqués dans des wagons de bestiaux à raison de 7 par wagon. **Nos vêtements nous sont enlevés. Il nous reste seulement un caleçon.**

Au départ, nous touchons une rondelle de saucisson et un peu de pain.

Les wagons sont fermés hermétiquement, aucun vasistas n'est ouvert. Nous n'apercevons rien, tant l'obscurité est grande. Un camarade réussit à agrandir une fente pour voir ce qui se passe dehors. Un SS s'en aperçoit. Aussitôt le convoi s'arrête. Notre wagon est ouvert. Nous sommes matraqués furieusement. Nous allons être tous fusillés. Le coupable est réclamé. Personne ne répond. Nos gardiens gesticulent, crient, menacent. À ce moment, un courageux homme, un parisien, presque un enfant, s'avance et s'offre comme victime.

« Je n'ai plus de famille, il vous faut un coupable, me voilà, fusillez-moi ».

Trois hommes sont pris au hasard, ainsi que le brave adolescent. Brutalement, ils sont précipités en bas du wagon, obligés de se coucher face à terre. **Froidement, un SS avec sa mitraillette les crible de balles dans le dos.**

Toutes les portes des wagons avaient été ouvertes pour que tous les hommes du convoi puissent voir la scène.

Nous arrivons à destination le 1^{er} août, à Neuengamme, le camp des communistes de Hambourg. Nos vêtements nous sont rendus.

Accueillis par les SS et de gros chiens, nous sommes rassemblés. Les chiens grognent, mordent, nous sommes matraqués.

Le soir, nos vêtements nous sont repris. Nous passons à la désinfection. **Entièrement rasés, nous devons revêtir le costume de bagnard, le fameux costume zébré. Nous n'avons plus de nom, mais un numéro matricule.** Nous sommes affectés à un bloc.

Là nous faisons connaissance avec des camarades qui souffrent depuis longtemps.

Au bloc 9, un Belge interprète nous explique en quoi consiste la discipline du camp et les différents motifs qui peuvent nous coûter la vie. Il nous raconte des choses monstrueuses que nous avons peine à croire et qui nous font frémir. Depuis que le Belge est entré au camp, 24 000 de ses compatriotes y ont séjourné, 21 000 sont morts. Pour les Polonais, la mortalité est à peu près la même. Pour les Russes, c'est bien pire, ils arrivent en très grand nombre, **mais il reste peu de survivants.**

Envoyés aux douches sous prétexte de désinfection, on ne les revoit plus jamais. Ils sont passés au four crématoire et leurs cendres sont répandues dans les jardins du camp. Aucun moyen d'établir un pourcentage, les Russes sont si nombreux.

Le camp occupe une superficie de 3 à 4 hectares. L'intérieur comprend une place cimentée toute blanche d'un hectare au moins. Tout autour de cette place se trouvent des blocs bien rangés avec des parterres couverts de fleurs multicolores du plus bel effet.

Matin et soir, un orchestre de 40 à 50 musiciens se fait entendre au moment où les hommes exténués vont ou reviennent du travail, parfois sur des civières, **pendant qu'une fumée pestilentielle s'élève des nombreuses cheminées des fours crématoires.**

Les hommes du bloc B, dont je fais partie, passent les chaudes journées d'août, exposés au soleil au « garde à vous ».

Le chef du bloc prend plaisir à nous faire connaître chaque jour les terribles consignes du camp. Plusieurs fois par jour, il nous répète : - Ici, vous n'avez aucun droit. Cependant si, un seul : le droit de mort qui, à chaque instant, vous menace.

Notre nourriture se compose à midi d'une soupe de rutabagas, le soir d'un peu de margarine et de pain. Ce pain est infect, il contient de la sciure de bois, des graines non écrasées et de la bien mauvaise farine.

Nous possédons une gamelle pour 3 ou 4, gamelle usagée, rouillée, que nous nous disputons à la grande joie de nos gardiens.

Des camarades, plus anciens au camp, nous racontent que **le dimanche matin, c'est le jour des pendants en musique, au milieu de la cour, en présence de tous les internés rassemblés.**

Les sacrifiés sont désignés de la façon suivante : les chefs SS du camp et le chef de bloc passent devant les hommes au « garde à vous ». Un chef SS montre un homme du doigt, un homme dont la physionomie ne lui plaît pas. C'est la victime choisie.

Parfois des corvées sont désignées pour étrangler d'autres détenus condamnés à mort.

L'appel dure parfois de midi à 6 h du soir.

Toujours debout, il est interdit de bouger et notre supplice devient chaque jour plus insupportable parce que nous avons tous les jambes et les pieds enflés. **Au moindre mouvement, c'est la schlague.**

Le 16 août 1944, je suis désigné pour partir en kommando à Brême. Je suis affecté à un chantier de la Kriegsmarine où je suis occupé à des travaux de terrassement, de chargement et au transport de matériaux (bois, fer, ciment), matériaux très lourds qui nous exténuent.

La nourriture, un peu plus abondante qu'au camp, est encore insuffisante, si bien que nous commençons à être déficients.

Le lever s'effectue à 4 h du matin. Jamais de repos. Nous arrivons à nouveau dans le baraquement à 7 h du soir, mais le plus souvent à 8 h.

La soupe de midi est mangée au chantier en quelques minutes. Le soir, pain et margarine. Au bout d'un mois et demi, la soupe de midi nous est supprimée. Le 18 novembre 1944, je change de camp. Du Sud de Brême, je passe à l'Ouest, dans un véritable désert de sable.

Là, nous sommes encore plus « soignés » qu'auparavant : les rations de soupe sont diminuées en volume et même en ersatz.

Tous les matins avant le départ pour le travail, un appel a lieu, appel qui dure deux heures, quel que soit le temps. **Tous les malades, les agonisants et même les morts, doivent être présents à l'appel.** Chaque jour, nous relevons 3 ou 4 camarades morts de froid et de faim.

Le terrible hiver de 44-45 est long, bien long à un tel régime et je suis à me demander comment j'ai pu survivre à toutes ces horreurs.

Au mois d'avril 1945, nous sommes envoyés à nouveau à Neuengamme. Les Anglais viennent d'attaquer Brême, il faut revenir à notre ancien camp. La plus grande partie d'entre nous est ramenée par chemin de fer avec un convoi sanitaire. Je suis le seul Gerzatois désigné pour partir avec un convoi sur route.

Après de multiples et longues étapes, plus de 200 km plus tard, nous arrivons à Neuengamme.

Pendant le trajet, nombreux sont les camarades qui tombent et ne se relèvent plus.

La nourriture est rare, nous mangeons des betteraves, de l'herbe, des résidus quelconques, en somme ce que nous pouvons trouver sur le bord de la route.

Nos gardiens se nourrissent avec les vivres contenus dans la voiture qui nous suit mais ils se gardent bien de nous distribuer quoi que ce soit.

C'est pendant le trajet Brême Neuengamme qu'il m'est arrivé une histoire qui aurait pu me coûter la vie.

Au départ de Brême, une lourde valise m'est confiée par un kapo :

- Prends en bien soin, ou tu seras pendu. Elle appartient au Lagerführer (le chef des détenus).

La valise contient paraît-il des médicaments. Après 1 km ou 2, je suis à bout de force. Je la passe à un camarade russe qui marche à mes côtés. Celui-ci la donne à un autre dès qu'il est fatigué. La valise se promène de mains en mains. À une pause, les Russes ouvrent la valise, croyant y trouver des vivres. **Ils s'aperçoivent qu'elle est remplie de produits pharmaceutiques, ils l'abandonnent.**

Avant d'arriver à destination, le kapo me demande la valise.

*- Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.
- Ton compte est bon, tu sais ce qui t'attend dès l'arrivée au camp.*

Heureusement pour moi, le Lagerführer a déserté pendant le trajet. À l'arrivée au camp, je ne suis pas inquiet, mais j'ai eu bien peur.

De retour à Neuengamme, **nous sommes heureux d'entendre le canon anglais, le canon de la délivrance.** Nos cœurs battent d'espoir, et c'est pour nous de la joie de voir les éclatements sur notre camp.

Le 20 avril, tous les hommes valides, ceux qui peuvent encore marcher, sont rassemblés en dehors du camp.

Fatigués et malades sont conduits à la chambre à gaz et passés au four crématoire.

Nos pauvres camarades qui souffrent horriblement finissent ainsi leurs peines.

Avant d'évacuer entièrement le camp, ordre est donné de sortir toutes les paillasses qui sont brûlées. Les ustensiles de cuisine sont entassés dans un endroit choisi, le camp bien nettoyé, **pour faire croire aux alliés que Neuengamme n'a jamais eu de détenus.** D'ailleurs, tous nos papiers, nos vêtements, tout ce qui pouvait prouver notre identité ou celle des disparus sont brûlés.

De Neuengamme, nous sommes dirigés sur Lubeck, petit port de la Baltique. Nous sommes embarqués dans des cargos armés.

Après avoir stationné dans le port pendant cinq jours, c'est le départ pour la haute mer. Du cargo, je passe dans le grand paquebot le « Mac Altona ».

Le 2 mai 1945, 50 français sont désignés pour une corvée chargée de transborder des vivres d'un bateau qui vient de nous accoster, le « Ville d'Athènes ». Je suis désigné pour cette corvée.

Sur le pont, nous sommes rassemblés, 1500 de nationalités différentes, mais celles qui dominent, ce sont les Russes et les Français.

La nuit est très froide, nous grelottons tous, sans nourriture, sans couverture, si bien qu'au matin, de nombreux camarades qui ne se lèvent plus, sont jetés par-dessus bord.

Dans la journée, nous embarquons sur le « Ville d'Athènes » et prenons place dans la cale.

Le lendemain, le 3 mai dans l'après-midi, **nous entendons de violentes détonations.** Quelques avions allemands nous survolent. Notre paquebot s'écarte du « Mac Altona » où 11 à 12 000 camarades sont entassés (paquebot de 30 000 tonnes).

Une heure après, notre paquebot arrive au débarcadère du petit port de Neustadt. Nous devinons que quelque chose d'anormal se passe. Quelques camarades restés sur le pont poussent des cris de joie, ils nous appellent, nous font signe de monter vers eux.

Quelle surprise... quel bonheur ! Nous apercevons sur la côte à 100 m de nous de gros tanks anglais.

De l'autre côté, en pleine mer, se dresse le fameux paquebot que nous avons quitté, le « Mac Altona », entièrement en feu.

Nous avons eu de la chance de nous trouver sur le « Ville d'Athènes » et nous n'avons pas été bombardés uniquement parce que nous avions chargé deux kommandos de camarades qui devaient être amenés à leur tour en haute mer.

Trois bateaux allemands sont incendiés avec leurs équipages par les aviateurs nazis : le « Kilabeck », le « Deutschland », flambent au loin, en même temps que le « Mac Alfona ».

Les bombes incendiaires sont jetées par les allemands à dessein sur le pont, pour que les hommes qui se trouvent entassés dans les cales ne puissent s'échapper.

Nos ennemis veulent faire croire que ce sont les anglais qui ont incendié ces bateaux de déportés.

Mensonge. Nous avons aperçu à notre passage sur le pont les avions à croix gammée qui nous survolaient.

La vie dans la cale que j'oublie de raconter dépasse en horreur tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Nous sommes entassés à une profondeur de 8 m, avec une seule ouverture tout là-haut vers le pont.

Peu de nourriture, souvent nous sommes oubliés deux ou trois jours. **La mort éclaire nos rangs, chaque jour, elle rôde partout dans cet enfer.**

La soupe est descendue par une caisse suspendue à une grosse corde, les gardiens renversent souvent le contenu de la caisse avant qu'elle atteigne le fond.

Si par hasard, elle arrive en bas, les affamés se précipitent sur la maigre pitance, se bousculent, se battent, et tout est irrémédiablement perdu.

Pas de tinette.

Les excréments s'accumulent partout, ballotés par le roulis et le tangage, pas un coin où se coucher, impossible de dormir ou de s'asseoir ailleurs que dans les ordures.

Au bout de quelques jours, la situation est telle que nous sommes devenus de vrais cadavres vivants.

Pâles, amaigris, nous ne nous reconnaissons plus, la fatigue est si grande qu'il nous est impossible de tenir une conversation.

Pour dire quelques mots, il faut faire un véritable effort. Impossible de penser, de comprendre, de raisonner.

De nombreux camarades ne peuvent résister à ce régime et, en quelques jours, plus de 100 sont morts.

Leurs cadavres sont entassés dans le fond du bateau où ils se décomposent. L'odeur nauséabonde qui se dégage nous prend à la gorge, la soif et la faim nous rongent, un vent de folie souffle sur les survivants.

Délivrés enfin par les anglais de la 2^{ème} armée, notre joie grandit peu à peu. À la vue des tanks, aucun soldat allemand n'a cherché à se défendre.

Peu après, quelques-uns de nos tortionnaires sont fusillés par nos amis anglais.

Nous descendons à terre et nous sommes logés dans des casernes de marins allemands. Nous possédons une pièce pour 4 hommes. J'ai pour compagnons des auvergnats que je n'oublierai jamais : CHARPENTIER, de la Plaine, FRAISSE Roger, boulanger à Clermont, POURSAC, lieutenant STC à Clermont.

Nous sommes en bien piteux état, décharnés, cireux, abêtis, exténués, affamés.

Nous réussissons à nous ravitailler dans les docks où se trouvent des montagnes de denrées de toutes sortes : sucre blanc, conserves de fruits, de légumes, de viande, lait, œufs, jambon, légumes déshydratés, etc.

Pendant deux jours nous mangeons à satiété. Jamais nous ne pourrions satisfaire entièrement nos estomacs vides et cette faim qui nous tenaille.

Le 3^{ème} jour, nous sommes désespérés car nous avons tous la dysenterie et des souffrances atroces.

Reviendrons-nous au pays ? L'espoir nous fait vivre. Nous jeûnons quelques jours en pensant à notre chère Limagne, à nos dômes inoubliables, aux parents et amis qui nous attendent.

Nous décidons de prendre des aliments plus légers. À peine rétablis, nous nous emparons d'un mouton chez un fermier allemand du voisinage. Après l'avoir dépecé, nous réussissons à en faire griller quelques morceaux dans un magnifique plat en argent. Le soir, nous prenons un peu de bouillon de légumes avec du beurre.

Délivrés le 3 mai, nous séjournons dans la caserne allemande jusqu'au 20, jour où nous sommes

prévenus qu'un convoi de camions de la Croix-Rouge interalliés se dirige vers la frontière hollandaise.

Nous nous faisons inscrire à un bureau anglo-français.

Le lendemain, nous longeons la frontière hollandaise et sommes pris en charge par un convoi américain qui nous conduit en direction de Bruxelles. Soignés par la Croix-Rouge française, nous sommes réconfortés, ragaillardis.

Nous parlons à des femmes de chez nous. Leur doux langage chante à nos oreilles.

Et c'est le retour au pays natal.

Arrivés à Lille, nous sommes reçus avec un enthousiasme indescriptible par la population. Après diverses formalités, nous sommes dirigés sur Paris.

À l'Hôtel Lutécia, nous sommes bien chez nous. Dorlotés, choyés, gâtés, comme de grands enfants. Nous nous souviendrons longtemps de cette admirable réception, ainsi que celle des parisiens. Qu'ils trouvent ici nos remerciements.

Après une bonne nuit de repos, nuit apaisante entre toutes, bien chez nous, sur notre sol français retrouvé, nous prenons le train pour Clermont où nous arrivons enfin le 23 mai à 5 h 30 du soir.

Nos compatriotes nous acclament.

Nous, les rescapés, les endurcis, les blasés, nous qui avons tant souffert physiquement, et moralement, nous ne pouvons retenir nos larmes, douces larmes du bonheur et de l'affection retrouvée, près de nos amis, de nos familles qui nous entourent, nous enlacent, nous serrent, semblent ne plus vouloir nous échapper.



Fours crématoires du camp de Neuengamme



Monument à la mémoire des déportés morts lors de la construction du Bunker Valentin



Vue aérienne du camp de Neuengamme

Monsieur VALTON

Georges

DÉPORTÉ À NEUENGAMME

Le 21 juin à 5 h 30 du matin, nous entendons frapper violemment à notre porte. Deux civils armés demandent messieurs VALTON père et fils. Ordre nous est donné de nous habiller vivement. **Nous partons.**

Au dehors, des soldats du Reich sont postés autour de notre maison et en gardent toutes les issues. D'autres sont échelonnés sur la route. Nous en comptons une cinquantaine. Chemin faisant, nous trouvons MONTAGNON encadré d'allemands.

Nous sommes conduits dans la cave de l'école maternelle. Nous devons mettre nos mains derrière la nuque et nous tenir immobiles. Derrière nous, les soldats allemands circulent avec leurs mitraillettes.

Peu après, d'autres Gerzatois arrivent: BOURRAT Louis, TURICHY, BARDIN Tony, CHATAGNIER, Mme AVEL, Mme VACHER, FAURE, VALLET.

Le camarade AVEL est fortement malmené. À coups de bottes, à coups de crosse, il remonte l'escalier pour être conduit à l'école de garçons où se trouvent ARNAUD et CHAUMONT.

Les allemands s'acharnent sur ce pauvre AVEL qu'ils soupçonnent d'être le chef de la résistance à Gerzat.

Nous sommes rassemblés dans la cour de la maternelle, nous montons dans un camion.

Un français de la Gestapo s'écrit :

- Gardez bien les mains derrière la nuque, car le premier qui bouge sera descendu comme un chien.

Derrière le camion, la traction avant de la Gestapo nous suit.

Au 92, je suis affecté à la cellule 58. Cette cellule, la cellule des jeunes, est la chapelle de la prison. J'ai pour compagnons ACHARD, Tony BARDIN et JOUVENCEAU.

Nous trouvons là une trentaine de détenus parmi lesquels MARAUDON, secrétaire de la faculté de Strasbourg, amputé d'une jambe. GROUFAL du ravitaillement qui devait mourir à Sandbostel, le directeur et un rédacteur du Petit Journal.

Un frisson nous parcourt le corps quand les camarades nous montrent BATTUT, un poseur de Murat, affalé dans un coin de la pièce, le crâne fendu, la figure contusionnée. Il ne peut faire un mouvement.

À côté de lui, un jeune gars de 18 ans, de la région d'Issoire, VIGNAL est défiguré et plein de sang.

Le 23, vers 1 h, nous sommes amenés en voiture, avenue de Royat. Arrivés à la fameuse villa de la torture, VERNIERE s'écrie :

- Gestapo Palace, tout le monde descend.

Je suis enfermé dans une cellule avec ALLAIN, JOUVENCEAU, ACHARD, Joanny AVEL et BARBIER.

Dans cette cellule, un homme est allongé. Personne ne dit mot car nous savons qu'il y a parfois avec nous des moutons qui doivent nous écouter et ensuite nous dénoncer. Serait-ce un mouchard ?

Au bout d'un instant, nous sommes persuadés que nous avons devant nous une pauvre victime qui vient de l'interrogatoire : MENADIER de la Haute-Loire, MENADIER qui souffre horriblement et se lamente tout ensanglanté. **Il nous montre ses mains écrasées, ses lèvres tuméfiées.**

Nous demeurons dans cette pièce obscure où nous étouffons d'une 1 h à 7 h du soir.

Le premier qui monte à l'interrogatoire est M. ALLAIN. **Il revient peu après, il n'a pas subi le supplice de la balançoire, mais il a reçu des gifles.**

JOUVENCEAU monte à son tour. Son interrogatoire dure plus longtemps. **Il a été, dit-il, frappé très violemment aux épaules.** Comme il était trop grand, il a été impossible de lui faire subir le supplice de la balançoire. **À genoux, il a été roué de coups.**

Mon tour est arrivé. Pour moi, c'est tout de suite la terrible balançoire. Les coups de matraque pleuvent sans arrêt sur mon pauvre corps. Les monstres se relayent. Tout à coup, une vieille blessure s'ouvre, le sang gicle violemment, aspergeant mes bourreaux qui, surpris, plein de sang, s'arrêtent.

Je suis ensuite attaché solidement avec une corde de la cheville gauche à la main droite, criblé de coups de pied, jeté contre l'encoignure du mur. Je trébuche, je tombe et je me fais des entailles à la tête.

Précipité dans les escaliers, j'arrive dans un couloir où l'on m'ordonne de me tenir à genoux sans faire un mouvement. Un allemand est derrière moi avec sa

mitrailleuse. Je me demande ce qui va m'arriver, seul pendant une demi-heure, **j'ai bien cru ma dernière heure venue.**

Le soir, nous sommes tous ramenés au 92.

Tony BARDIN se plaint de ses poignets blessés par les menottes que l'on a serrées trop fort.

Le 19 juillet, nous sommes amenés à la gare de Clermont. C'est le départ pour Compiègne. Nous sommes joyeux à la pensée que nous avons la vie sauve, et que d'heureux événements peuvent survenir en cours de route.

À St-Germain, je réussis à jeter sur la voie un billet pour ma famille. Une brave femme le ramasse. Elle nous jette un paquet de cigarettes.

À Neuengamme, je suis affecté au bloc 11. J'ai pour compagnons : VALLET, VERNET, ACHARD, BARDIN, AVEL, VIDAL, CHAMON, R. BEGON, mon père.



Camp de Neuengamme

Le chef de bloc est un allemand. Le sous-chef un Polonais. Nous avons une gamelle pour 5. **Souvent il faut se battre pour avoir la gamelle.**

Mon bloc est un bloc de quarantaine. Malgré cela, je suis affecté au bout de 8 jours à une équipe de travailleurs. Je conduis du sable avec des wagonnets, du matin au soir. Il faut faire vite et les pousser au pas de gymnastique. **Si je ralentis, c'est la schlague.** De nombreux camarades sont occupés à la construction d'un immense bâtiment. Il n'a pas coûté cher puisque le travail des hommes est gratuit, **mais il a été payé par de nombreuses vies humaines, comme au temps de l'esclavage.**

Les forçats doivent monter pierres et mortiers sur les échelles avec l'oiseau (récipient spécifique qui sert au transport du mortier).

Il faut grimper là-haut le plus vite possible, aller chercher le mortier en

courant, si bien que le soir j'aperçois souvent des camarades fatigués qui tombent de l'échelle et ne se relèvent plus.

Le bâtiment est terminé fin novembre.

Le 25 août, je quitte le camp et suis dirigé sur Salzgitter à côté de Brunswick. C'est là que se trouvent les fameuses mines de fer Hermann Goering. Nous sommes 9 de Gerzat affectés à cette mine.

Le chef du camp d'Husum est un Allemand, le sous-chef un Belge dont les Français n'ont pas eu à se plaindre, tout au contraire. Le chef demande des volontaires pour descendre dans la mine : *- Ils auront, dit-il, double ration de cigarettes et même de l'argent.*

Nous avons été échaudés trop souvent et nous n'avons plus confiance dans les promesses des boches. Deux Gerzatois se décident à descendre : LABBAYE et CHATAGNIER.

Le travail à l'extérieur est dur. Nous déchargeons toute la journée des machines-outils volées, pour les camoufler au fond de la mine. Les machines sont déchargées vers la voie normale et amenées ensuite avec un plan à la voie étroite. C'est un civil allemand qui nous commande. Le travail ne s'arrête jamais. À midi, la soupe, la maigre soupe, est mangée rapidement ; le soir, c'est le pain et la margarine.

La soupe à Husum est donnée tout d'abord pendant les heures de travail, mais comme cela fait perdre trop de temps, elle n'est plus distribuée que le soir. Le pain est donné au lever à 4 heures du matin.

Pour un rien, c'est la schlague. Bien souvent, les hommes sont poussés violemment dans le fossé à coups de matraque et à coups de pied. **Du chantier, nous ramenons chaque jour une dizaine de morts.**

Une grande mortalité règne chez les Hollandais de 20 à 25 ans. C'est là, en novembre, que sont morts nos camarades gerzatois : SERRE, CHATAGNIER, BOURRAT.

Le camp d'Husum est surnommé le kommando de la mort lente. Mon ami VALLET, mon compagnon d'infortune dans ce bagne a déjà raconté ce qui se passait dans ce camp.

Il a omis de nous renseigner sur le sort réservé à ceux de nos camarades qui mouraient au chantier, hors du

camp. Nous devions les transporter au kommando et les faire porter présents à l'appel. Alors seulement ils étaient déduits de l'effectif.

C'est à Husum qu'à l'arrivée d'un train, un SS descend du wagon avant l'arrêt du convoi. Il glisse malencontreusement et passe sous les roues qui le broient. Un instant après, nos gardiens transportent le cadavre de leur camarade sur un brancard. À leur passage, tous les détenus se découvrent. Nos terribles gardiens se regardent, ils semblent étonnés, surpris, ils ne comprennent pas. En France, on respecte les morts.

Des vols ont lieu souvent tant la faim est grande.

Voilà comment est puni le vol d'un chou-rave. Une longue planche est placée sur une borne. Les deux coupables tiennent le chou-rave entre leurs dents et sont assis chacun de leur côté au bout de la planche. Ils restent là du matin au soir. Malheur à eux si l'équilibre est rompu. Le SS qui surveille s'élance et frappe violemment les deux victimes avec son nerf de bœuf.

C'est à cette époque que je fais connaissance avec la schalgue.



Un certain jour de revue de vêtements, il nous est remis des pardessus en lambeaux, humides et boueux. Impossible de les nettoyer convenablement, pas d'eau, pas de brosse.

Une demi-heure après la distribution de vêtements, nous passons la revue. Mon manteau porte encore des traces de boue, il est remarqué. Ordre m'est donné de relever le pardessus sur mon dos et de me pencher le buste en avant. Immédiatement, je suis schalgué. **J'ai dû subir 25 coups sans crier, ni faire un mouvement.**

Mes camarades de Gerzat sont partis de ce kommando par les deux premiers convois. Quant à moi, je suis revenu, seul, de Gerzat, au 3^{ème} convoi.

Avant leur départ, nos camarades nous ont laissé quelques gousses d'ail, les SS s'en sont aperçus.

Comme je suis allé à la corvée de pommes de terre, on me soupçonne de vols, ainsi qu'une dizaine de mes camarades.

Nous devons nous aligner devant le bloc, accroupis les bras en l'air à 20 cm des barbelés électrifiés. Nous sommes restés plus d'une heure dans cette position sans bouger.

Après cela, le chef nous assigne chacun une chambre où les détenus doivent nous frapper. Arrivé dans la salle, un Hollandais s'approche de moi et me dit tout bas en français : - Crie de toutes tes forces nous ferons semblant de te frapper mais ne crains rien.

Le chef de camp qui est présent s'aperçoit du subterfuge. Il avance vers moi avec sa matraque en caoutchouc à tige d'acier et **il me frappe furieusement sur la tête et tout le corps.**

Deux jours après, je suis embarqué par le chemin de fer pour Neuengamme. Arrivé au camp, je suis affecté au bloc 9. Les camarades de Gerzat sont au bloc de repos 10.

Peu après, je suis désigné pour le kommando de Meppen. Je suis habillé, prêt à partir. Me voilà atteint de dysenterie. **Je souffre horriblement.**

Rentré à l'infirmerie le 23 décembre, je suis affecté à la chambre de la dysenterie. Nous avons un lit pour 4 hommes et 2 tinettes pour 80.

Pour aller aux WC c'est la dispute et parfois on en vient aux mains, si bien qu'il y a des excréments partout, au pied des lits, dans les couloirs.

Au matin, dans mon lit, mon voisin sommeille toujours, il ne bouge pas. Je m'aperçois qu'il est déjà raide, son visage cireux est calme, **la mort a fait son œuvre**. Ce jour-là, **17 cadavres sont entassés au pied de mon lit**. Nous étions 60 dans la salle infecte, dont **la vision est encore pour moi un cauchemar incessant**.

Le professeur FLORENCE de la faculté de Lyon venu visiter les malades s'écrie :
- *Quelle horreur, à tout prix, il faut que cela change.*

De retour au bloc 9, je passe la visite tous les deux jours. Je suis très maigre et encore trop faible pour travailler, je ne puis aller en kommando.

Désigné pour la corvée de pommes de terre, j'espère me retaper puisque, employés aux cuisines, nous touchons paraît-il, une soupe supplémentaire. Cette corvée est insupportable. **Nous sommes 12 par table et nous épluchons sans arrêt pendant 12 heures**. À côté de chaque table se trouvent des tonneaux qu'il faut remplir. L'équipe qui va le plus vite a droit à une soupe supplémentaire.

Au bout de quelques jours, mes poignets me font si mal que c'est un supplice d'éplucher. Le dixième jour, il m'est impossible de tenir un couteau. Je suis renvoyé à mon ancien bloc après avoir reçu plusieurs coups de nerf de bœuf.

Là, je rencontre souvent VERNET du bloc 7 et MONTAGNON du bloc 6. Mes poignets guéris, je suis affecté avec VERNET et MONTAGNON aux tresses. Les tresses sont le travail des mutilés.

En janvier 1945, j'ai des nouvelles de mon père qui se trouve dans un komando de Hambourg. Il est bien portant à cette époque.

Nous avons souvent des alertes, **c'est à la schlague que nous quittons nos blocs**. Les chiens se jettent sur les détenus qui, trop fatigués ne sortent pas assez vite de leurs lits. Me voilà encore atteint de dysenterie. Je suis admis à l'infirmerie, je remarque tout de suite qu'elle est en meilleur état. Une chasse d'eau a été installée aux WC, mais nous sommes 3 par lit.

À cette époque, il est venu une commission de Berlin pour visiter le camp. **Le pourcentage des morts est tellement élevé que des personnalités allemandes se sont dérangées**. Il est constaté que la dysenterie est causée par les pommes de terre. Elles sont traitées afin de les conserver avec certains produits toxiques. Depuis cette époque, les patates sont toutes épluchées.

Un dimanche de février, un camion de blessés et de malades rentre au camp venant de Hambourg. Je puis revoir le docteur GARRIGOUX. Je lui demande si mon père fait partie du convoi :
- *Je l'ai vu, dit-il, mais je n'ai pas réussi à lui parler.*

Les SS sont furieux, ils frappent sans raison ceux qui cherchent à avoir des nouvelles de leurs parents ou de leurs amis.

Un instituteur alsacien qui travaille dans son bureau m'apprend que mon père est au bloc 4. Malgré la défense formelle qui nous est faite, mon camarade m'y conduit. Je retrouve mon père en assez bon état, ainsi que quelques amis auvergnats : TIXIER (des chantiers ruraux bien connu à Gerzat), VIALIS (inspecteur de la sûreté à Clermont). À deux ou trois reprises, je réussis à voir mon père et à causer un peu avec nos amis, malgré appel et contre appel. Ces quelques entrevues nous réconfortent, malheureusement, elles ne tardent pas à être interrompues.

Mes jambes sont très enflées, je fais de l'œdème. Un jeune docteur du midi m'ordonne de rentrer à l'infirmerie pour faiblesse générale. C'est à la visite que je fais connaissance avec IMBERT Félix d'Aigueperse, qui est atteint de dysenterie.

Avant de nous rendre à l'infirmerie, nous devons attendre la distribution de pain sous un hangar ouvert à tous les vents. Le froid est terrible ce jour-là. IMBERT a de la fièvre, il grelotte, il n'en peut plus, il meurt.

Me voilà de nouveau à la chambre de la dysenterie. Je suis là depuis deux jours quand un matin, mon ami AVEL Joanny ? de Gerzat pénètre dans sa salle. **Il est pâle, défiguré. Il souffre beaucoup**. Le docteur lui ordonne la diète pour 36 heures. Il paraît heureux, il me dit à l'oreille :
- *Nous allons avoir le filon, nous sommes au chaud, nous pourrions tenir. La dysenterie m'a passé, mais j'ai faim, bien faim. Depuis plusieurs jours, je ne mange pas à cause de cette sale maladie.*

Comme je n'ai pas la dysenterie, je touche un demi litre de soupe que je partage de bon cœur avec mon ami AVEL, ainsi que ma ration de pain. Toute la soirée, il reste couché. Il est soigné avec des lavements, puis des piqûres.

Le lendemain, je quitte la salle de la dysenterie, je suis envoyé dans une autre chambre.

Quelques jours après, des camarades que j'avais quittés viennent me rejoindre. Tout de suite, je demande des nouvelles d'AVEL. Ils me répondent :

- AVEL est mort. Il a eu le malheur de déchirer son drap qui l'était peut-être quand il est arrivé. Comme punition, il lui a été infligé une diète de 48 heures.

Le 10 mars, je suis affecté au bloc de repos 10. Je trouve BEGON Roger, un phlegmon du côté droit l'a fait bien souffrir, mais il va mieux.

J'ai des nouvelles de Monsieur MICHEL qui est affecté aux cuisines. Bien des fois, il se prive de nourriture pour donner sa maigre ration aux jeunes.

Au bout de quelques jours, je suis affecté au bloc de repos n° 3. **Là, les malades sont triés.**

Quelques uns partent avec la Croix-Rouge suédoise : ils sont accompagnés de médecins et de SS.

À minuit, nous déménageons et sommes conduits au bloc 21. Le lendemain, à 8h, nous échangeons nos effets dans la cour. J'aperçois TIXIER, vite je m'approche de lui et demande des nouvelles de mon père. Il ne me répond pas.

Plus loin, se trouve le jeune REYNARD.

Je lui pose la même question :

- Mon pauvre Georges. Ton père est décédé il y a quelques jours.

C'est la mort dans l'âme que je me rends aux distributions d'effets.

Des habits propres me sont remis avec une paire de bas de femme.

Nous sommes enfermés dans une cave et comptés par groupes de 25. Peu après, nous sommes alignés dans la cour où nous apercevons bien rangés les cars de la Croix-Rouge suédoise. Nos cœurs battent de joie. Enfin, c'est notre tour, voilà la délivrance.

Embarqués dans des cars confortables, nous remarquons que près du chauffeur se trouvent de grands bidons. Du lait sans doute. Erreur. Les bidons sont remplis d'eau. Nous touchons au départ un biscuit vitaminé pour la route. Le chauffeur demande aux SS de nous autoriser à recevoir une cigarette qui nous est distribuée aussitôt.

Partis à 6 h du soir, nous roulons jusqu'à minuit. Nous traversons Hambourg, Hanovre, et nous arrivons dans un nouveau camp.

Stöcken, camp de travail. Nous descendons des camions et à notre grande surprise, les voitures de la Croix-Rouge s'éloignent. Quelle déception.



Tout d'abord, nous sommes mieux traités, puis affectés à une usine d'accumulateurs située à 7km de Hanovre. **Tous les malades sont désignés pour travailler dans de petits kommandos.**

D'après les anciens, les 3/4 des détenus employés à l'usine meurent intoxiqués. La majorité se compose d'estropiés ou d'amointris. Ils se servent de machines, souvent ils n'enlèvent pas les plaques assez vite de la machine à découper les lamelles, et les doigts ou les mains sont sectionnés.

Un vendredi matin, nous entendons distinctement les canons et les chars. Tous les jours, nous attendons impatiemment les Américains. Le lendemain, tous les hommes valides sont rassemblés. Il est procédé à une distribution de pain et un ersatz de marmelade. Les détenus allemands prennent des brassards blancs.

Une colonne est organisée. Accompagnée de SS, elle part sur la route, elle se replie devant l'avance américaine.

Quant à nous, les malades, nous devons rester continuellement couchés. Quelques SS nous gardent. J'ai la chance d'avoir avec moi un camarade conducteur de métro à Paris. Il me soutient de temps en temps pour me faire marcher à la dérobée. **S'il était possible de fuir un jour, je voudrais bien suivre les camarades.**

Un après-midi, les sirènes hurlent. Peu après, des avions canadiens descendent en piqué et jettent des bombes sur les usines voisines. Nous sommes très étonnés de ne pas entendre réagir la D.C.A. allemande.

Le lendemain, tous les papiers du camp sont rassemblés, portés au milieu de la cour, ils brûlent sans arrêt pendant deux jours. Un camion emporte les vivres et les objets de valeur.

Le dimanche soir à 4 heures, les SS rentrent dans notre bloc furieux. Ils tirent des coups de revolver dans les portes et les fenêtres. Ils paraissent très surexcités. Nous sommes rassemblés dans la cour et dirigés vers la voie ferrée. Nous devons monter à coups de trique dans des wagons à bestiaux. Des civils polonais transportent les malades nus dans une couverture sur des brancards et les déposent dans le train.

Le convoi roule jusqu'à Hanovre. Vers 8 heures du soir, un barrage d'artillerie est déclenché dans notre direction. Les SS se sauvent dans les abris. Un infirmier russe en profite pour ouvrir les wagons. On murmure que la ville est encerclée. Tous les SS ont disparu : - *Sauve qui peut, crie-t-on.*

Ceux qui peuvent marcher descendent en hâte. TIXIER insiste pour que je le suive. J'hésite, pourrais-je suivre avec mes pieds enflés ? Je suis si fatigué. Nous partons. TIXIER me soutient et m'encourage. Nous faisons une centaine de mètres. **Il m'est impossible d'aller plus loin.** Mon camarade ne veut pas m'abandonner. Nous apercevons un WC rustique au fond d'un jardin. Nous nous y rendons péniblement et nous nous y cachons. **Nous observons les nombreux obus qui tombent sur la ville.**

Tout à coup surprise. Les camarades qui sont restés près des wagons embarquent à nouveau. Les SS poussent de grands cris et **les malheureux qui se soutiennent à grand peine montent péniblement dans les wagons, poussés et roués de coups.** Les portes des wagons sont refermées et le convoi se met à nouveau en marche. Nous attendons la nuit, puis nous nous rendons à la gare. Un wagon de 2^{ème} classe est garé sur une voie. Nous y montons pour nous reposer un peu. Rien d'anormal pendant la nuit, nous dormons très bien sur les banquettes.

Le lendemain, dès le lever du jour, nous apercevons des civils munis de brassards blancs qui circulent sur les voies. Les employés de la gare paraissent affairés.

Des explosions se font entendre, des machines, des voies sautent. Nous sommes à nous demander si nous ne sauterons pas aussi.

Un employé qui circule sur les voies approche de notre wagon. Il ouvre la portière, nous aperçoit. Sans rien dire, il ferme vivement la porte. **Qu'allons-nous devenir ? Nous sommes anxieux,** une demi-heure passe, 3/4 d'heure passe. Rien. Tout à coup, nous apercevons deux hommes qui se dirigent vers notre wagon. C'est l'employé venu il y a un instant, accompagné du chef de gare.

Ils appellent deux schuppos qui montent la garde. Tous discutent en allemand. Après une courte conversation, le chef de gare et l'employé s'éloignent. Les gendarmes s'approchent du wagon, l'un d'eux nous interpellent en français : - *Que faites-vous ? D'où venez vous ?*

Nous racontons franchement ce qui nous est arrivé,

descendus du convoi qui se repliait la veille au moment du bombardement, nous ne l'avons plus retrouvé quand nous avons voulu le rejoindre. Nous sommes conduits vers un wagon de pommes et de biscuits. L'un des hommes qui parle assez bien le français nous dit :
- Servez-vous et mangez.

Au bout d'un instant :
- Suivez-nous jusqu'au pont.

J'ai toujours beaucoup de peine à marcher, les gendarmes s'arrêtent, semblent avoir pitié. Arrivés au pont, un officier de gendarmerie nous interroge :

- Où désirez-vous aller ?
- Retourner au camp de Stöcken.

L'officier regarde les schuppos, ces derniers nous montrent la route pour rejoindre notre camp.

TIXIER, toujours prévoyant, répond :
- Nous n'avons aucun papie, nous serons arrêtés sur la route.

Un des schuppos nous établit un laissez-passer. Nous prenons la route du camp... Nous allons bien lentement, nous nous arrêtons souvent. Tout à coup, nous apercevons 2 hommes porteurs de cocardes tricolores. Ils nous interpellent. Ils nous apprennent qu'ils sont des prisonniers français, travailleurs libres. Nous leur racontons notre histoire.

- N'allez pas à Stöcken, vous êtes trop fatigués, vous n'y arriverez pas. Vous avez encore 7 km et qu'irez-vous faire là-bas ? Venez avec nous dans notre kommando qui est tout près. Demandez le capitaine HUGUET. Ne vous inquiétez pas, la ville est encerclée, la reddition n'est plus qu'une question d'heures. Vous vous camouflerez dans notre camp, tout ira bien, la délivrance est proche.

Arrivés au kommando, nous ne trouvons pas le capitaine HUGUET, un adjudant nous reçoit. Nous sommes restés 15 jours dans ce stalag. Nous avons appris plus tard que le gouverneur de la ville voulait la défendre à tout prix et que le général allemand voulait se rendre. Pour en finir, tous les deux se sont enfuis.

C'est à Hanovre que je retrouve GAULE et LABOURIER, gendre de BRESCIANI. Ils reviennent de Dachau.

Quelques jours après la reddition de la ville, nous recevons la visite d'un docteur déporté qui vient se rendre compte s'il n'y a pas de malades. Présentés à lui, il nous fait transporter dans un hôpital de Ricklingen. Nous sommes très bien soignés pendant cinq ou six jours.

Embarqués dans des camions américains, nous arrivons peu à peu dans un camp de triage. Là, bien ravitaillés, nous montons dans des wagons de bestiaux, des wagons couverts. Nous sommes 100 déportés politiques dans ce convoi.

Arrivés à Namur, la population nous fait un accueil inoubliable. Elle nous comble d'oranges, de gâteaux, de cigarettes.

De Namur, nous nous rendons à Maubeuge. Dans cette gare, des vérifications sont faites. Une prime de 1 000F nous est remise. J'adresse un télégramme à ma famille.

Nous prenons un train de voyageurs qui se dirige vers Lyon.

Pendant la nuit, nous passons à Reims où nous apprenons qu'à ce moment même l'armistice se signe dans une petite école non loin de nous.

À Lyon, une magnifique réception nous est faite. Le lendemain matin, je descends à la gare de Riom.

Reçu par les camarades du centre d'accueil, je suis conduit en auto à Gerzat où je retrouve ma famille, mes amis, qui versent bien des larmes en me voyant en si piteux état. Mon arrivée se répand dans le pays comme une traînée de poudre.

Les parents des nombreux déportés de Gerzat et des environs défilent chez moi du matin au soir, me demandant des nouvelles des êtres qui leur sont chers.

Je les réconforte de mon mieux, mais j'ai le cœur bien gros en pensant que je ne puis leur dire tout ce que je sais. Ils auraient trop de peine.

La plus grosse cause de mes tourments, c'est qu'il va falloir me résoudre à annoncer à ma mère la mort de celui qu'elle attend depuis longtemps avec une douloureuse impatience.



Monsieur JARRY

Charles

Employé SNCF

DÉPORTÉ A NEUENGAMME

Employé SNCF, travaillant au poste II du triage des Gravanches, je terminais mon travail de nuit, **cet inoubliable mercredi vers 6 h du matin**, lorsqu'un camarade cheminot venant de prendre son service vient me prévenir en me disant :
- *Tu as des pièces d'identité régulières, tente de rentrer chez toi, sinon prends le large car un nombre impressionnant de militaires allemands accompagnés de la Gestapo ont cerné le pays et fouillent les maisons et toutes les personnes qui se trouvent à leur portée.*

Je réponds à ce camarade :

- *Je crois plutôt qu'il ne s'agit moins de pièces d'identité que d'une rafle de grande envergure. Quant à moi, je suis fixé. Je sais ce qu'il me reste à faire.*

Ma première idée fut de prendre la clef des champs, c'était pour moi une chose facile. Je me disposais donc à partir à travers la campagne quand soudain, il me vient une 2ème idée.

Je suis certainement une de leurs victimes me dis-je et qu'ils veulent avoir, ils fouilleront sûrement ma maison pour me trouver. Si je n'y suis pas que feront-ils de ma femme, de ma fille que j'ai laissée paisiblement à leurs occupations la veille.

Je savais aussi, comme tous les français le savaient également, qu'au cours des opérations de ce genre lorsqu'ils ne trouvaient pas celui qu'ils recherchaient, c'était souvent un autre membre de la famille qui était emmené à sa place.

Allais-je commettre l'imprudence de me sauver et leur donner ainsi l'occasion de prendre deux innocents et sans défense dont j'aurais eu le remords pour ma vie entière ? Non, impossible, je me sentis responsable et je suis rentré dans le filet qui m'était tendu avec la certitude de n'en pas sortir.

Arrivé sur la route, face à la maison de Monsieur DUMONT, jardinier, je suis arrêté par deux sentinelles

allemandes, qui après avoir vérifié mes papiers, consulté la fameuse liste, pris mon vélo, m'ont dit :
- *Vous pouvez continuer votre route.*

Mais arrivé à la cité SNCF où j'habitais, la Gestapo française VERNIÈRES, BRESSON et SAUTAIL étaient là et me demandaient à nouveau mes papiers. Aussitôt après avoir constaté mon identité, VERNIÈRES me dit :
- *Ah mon gaillard, te voilà, il y a beau temps que l'on te recherche.*

Au même moment, BRESSON me braquant sa mitraillette sur la poitrine, me dit :
- *N'essaies pas de te sauver, ou tu es mort.*

À quoi je lui réponds :

- *Je n'en ai pas l'intention, car si telle avait été mon idée, je l'aurais déjà fait, j'en ai eu vraiment l'occasion. Puis-je vous demander d'aller dire au revoir à ma femme et ma fille qui habitent au 2^{ème} étage.*

- Non, me répond SAUTAIL, je vais y aller pour toi.

Il gravit les escaliers à toute allure. Il retourne les apeurer une deuxième fois. Car comme je l'avais prévu, ne me trouvant pas, ils avaient fouillé la maison vers 5 heures du matin **avec l'insolence et la brutalité qui leurs étaient coutumières**, à tel point qu'ils ne laissaient même pas le temps à ma femme de s'habiller pour ouvrir la porte et voulaient défoncer celle-ci.

Revenons-en à mon départ de la maison.

Les trois bandits qui avaient déjà arrêté deux autres camarades (VERNET et SERRE) dans les mêmes conditions, me disent :
- *Allez, suivez-nous.*

Et après un dernier adieu à ma maison, nous partons, sans savoir où nous allons. Nous traversons Gerzat, des gens attristés sont aux portes. À quelques-uns, je leur dis en passant :
- *Dites à ma femme de ne pas se faire d'ennui, le moral est excellent.*

Nous arrivons sur la place Pommerol, on nous dirige vers les écoles, on nous fait descendre dans la cave de l'école maternelle. Quelle surprise nous attendait ! **Une vingtaine de camarades était déjà entassée face au mur, et les mains derrière la tête. On nous invitait avec brutalité à prendre la même position.**

Il était 7 h environ. **Qu'allons nous devenir ? Personne n'en savait rien.**

À chaque instant, d'autres camarades nous rejoignaient. Nous étions gardés par un SS d'une brutalité inouïe qui à chaque mouvement de fatigue que l'on faisait, nous administrait des coups de pied n'importe où. Une femme qui demandait à aller aux WC se vit refuser l'autorisation et a dû faire ses besoins parmi nous.

Vers 10 h, BRESSON vint chercher 4 de nos camarades et en montant l'escalier leur dit :
- Vous allez voir ce que vous allez prendre.

Pas très encourageant pour eux et pour nous. Et en effet, ils ont été sérieusement malmenés avant de monter au 92. L'un d'eux avait plusieurs côtes cassées. **À 11 h, les brutes viennent nous prendre**, et nous emmènent devant un commandant allemand qui prend notre identité, celui-ci est assez correct.

Les formalités étant terminées pour nous tous, des camions nous attendent à la sortie de la cave, et on nous fait monter dedans, toujours avec les mains derrière la tête.

Deux agents de la Gestapo prennent place à côté de nous, armés d'une mitraillette. Ils nous informent qu'au moindre mouvement de notre part, nous serions abattus.

Les camions partent, encadrés de voitures de la Gestapo, en direction de Clermont, à la stupéfaction des habitants. Nous traversons Gerzat, personne ne faisait le moindre mouvement de révolte. Évidemment, le moment aurait été mal choisi, pour **une population désarmée et guettée par les auxiliaires de la Gestapo qui pullulaient à Gerzat, d'essayer de s'opposer à notre départ.**

Je me trouvais dans le 2^{ème} camion, et sur la route à environ 500m du départ, j'entendis des cris désespérés et répétés « papa ». Je n'eus pas de peine à comprendre que c'était ma fille qui me lançait ces appels.

Nous étions si étroitement surveillés qu'il ne me fut pas possible de pencher la tête pour l'apercevoir. Il fallait donc se résigner et maintenir le moral intact, conditions essentielles pour résister à toutes les

épreuves qui nous attendent. Nous continuons notre route, nous passons devant mon habitation. **J'avais de la peine, mais je ne désespérais pas, j'avais la conviction d'y revenir.**

Nous arrivons enfin à la prison militaire du 92. **Nous sommes descendus des camions comme des bêtes sortent des wagons. Nous nous rendons bien compte que ce jour est le début de notre calvaire.**

Dirigés à l'intérieur des prisons, nous sommes fouillés par des gardiens allemands, pas habiles il faut le reconnaître, car plusieurs d'entre nous avaient des papiers quelque peu compromettants que nous avions pu dissimuler assez facilement. Moi-même, j'avais une liste de noms de miliciens avec leur adresse exacte et leur activité.

Je me demande comment j'aurais pu me défendre le lendemain à l'interrogatoire de la Gestapo si celle-ci avait été en possession de ces documents gênants. Après cette fouille, nous sommes répartis et enfermés avec 11 Gerzatois.

La journée a été monotone, nous étions encore mal remis de notre matinée tragique, nous nous consultations. Chacun donnait son impression.

Il était 8 h du soir, **nous n'avions rien eu à manger, nous étions fatigués et nous souffrions terriblement de la soif.** Une demi-heure après environ, un Allemand nous apporte un petit morceau de pain et 15 gr de margarine. Nous lui demandons à boire. Il nous conduit à un robinet d'eau, mais nous n'avions qu'une bouteille d'un demi-litre que nous avons trouvée dans la cellule laissée vraisemblablement par des camarades qui avaient séjourné dans cette cellule avant nous. **Il a donc fallu se contenter d'un demi-litre d'eau à 12**, comme on le voit la portion de chacun était minime.

La nuit, comme les suivantes d'ailleurs, a été pénible. Couchés sur de mauvaises paillasses, nous étions piqués par les puces et les punaises dont les prisons étaient infestées.

Le lendemain de notre arrestation, le jeudi vers 3h de l'après-midi, la Gestapo française (VERNIÈRES, BRESSON, SAUTAREL) pénètre dans notre cellule, appelle 6 d'entre nous, nous passe les menottes et nous embarque dans un camion pour la ville de Royat, **à la villa de la torture.**

En attendant de passer devant nos bourreaux, nous sommes jetés dans une petite cellule dans laquelle

nous trouvons 3 autres détenus dont l'un couché à terre, le buste nu me paraissant souffrir horriblement. **C'était ARNAUD, un Gerzatois qui était passé à l'interrogatoire et avait tellement été brutalisé qu'il mourrait 2 jours après.**

Les deux autres gisaient à terre, un jeune homme de la Lozère et le docteur GARRIGOUX d'Aurillac. Ce dernier, qui m'avait fait mauvaise impression tout de suite en le voyant avec une barbe d'une dizaine de jours et la figure tuméfiée, sera le compagnon d'un long voyage et me sauvera la vie sur la fin de ma captivité comme on le verra à la fin de mon récit.

*J'engage conversation avec lui :
il est avare de paroles et me paraît
assez pessimiste. Moi, de mon côté,
ne connaissant pas le sort qui m'était
réservé, j'étais plutôt optimiste.
Et je l'encourageais de mon mieux.*

Petit à petit, nous devenions des amis et mon interlocuteur était un peu moins sombre. Soudain, la porte s'ouvrit, c'était VERNIÈRES, le buste nu et entouré d'un ceinturon dans lequel on voyait 3 révolvers, un papier à la main.

- Il y a JARRY ?

Je réponds :

- Présent.

Il me dit :

- Allez amène toi, il y en a deux de refroidis, tu feras le troisième.

Je l'ai suivi et j'ai monté l'escalier jusqu'au 2^{ème} étage. Il me fit pénétrer dans une pièce où trois autres chenapans dont une femme m'attendaient.

*Dans cette salle, le plancher et les murs
étaient couverts de tâches de sang, et sur
une table traînaient toutes sortes d'armes
et d'instruments de torture.*

La femme me prit mon identité, puis BRESSON se leva sans rien me dire, me passa trois magistrales gifles. Comme je lui reprochais sa brutalité, il me dit en me faisant asseoir sur le plancher :

- Tu vas voir autre chose.

*Avec VERNIÈRES,
il m'attache les bras et les jambes avec
des menottes et à l'aide d'une barre de
fer, il me pendit sur deux dos de chaises
ce qui constituait la balançoire dont tout
le monde a entendu causer.*

Avant de commencer l'interrogatoire, ils font venir un Gerzatois (FAURE) qui assista à la séance. L'interrogatoire commença par **une série de coups de nerf de bœuf sur les reins par BRESSON et une série de coups de schalgue en caoutchouc par VERNIÈRES.**

Afin d'avoir plus de courage pour nous frapper et peut-être ne pas se laisser atteindre par la sensibilité, nos assassins buvaient de l'eau de vie à plein verre. Ils en ont bu un litre à 3 pendant que je passais à la torture, c'est-à-dire une heure et demie.

Ce que l'on me demandait, c'est simple :
- Tu es communiste. Nomme moi les autres communistes de Gerzat.

Comme je leur démontre que je n'étais pas communiste et que je n'en connaissais pas d'autres, ils me disent tout en frappant de plus en plus fort :
- Tu appartiens à la Résistance, nomme-nous ceux qui sont du maquis et l'endroit où ils sont tels que GODARD et GARMY.

Comme je ne parlais pas, VERNIÈRES prit un marteau et se mit à me frapper sur le menton. Le succès n'a pas été pour eux plus éclatant, car la rage au cœur, je leur ai répondu que je ne savais rien et même si je savais quelque chose, ils ne sauraient rien de moi, même s'ils devaient me tuer comme ils me disaient à chaque instant.

Cet interrogatoire incohérent avait duré un grand moment. **J'avais la tête ensanglantée et le corps meurtri par les coups.** Ils ne me détachèrent que lorsque je fus sans connaissance, d'ailleurs ils ont dit à FAURE :
- Descends-le, il va se tuer, il va se tuer dans l'escalier.

Je suis remis en cellule en attendant les autres.

*Ainsi se terminait un interrogatoire
ou plus exactement, une bastonnade
où tous mes camarades passèrent et se
conduisirent de la même façon.*

Vers 21 heures, nous sommes réunis pour le départ à la prison du 92.

Comme BRESSON se disposait à nous passer les menottes, VERNIÈRES lui dit :

- *Ce n'est pas la peine, ils ont leur compte. Ils ne se sauveront pas.*

Tous sérieusement mutilés, nous montons péniblement dans le camion et nous partons.

Arrivés à la prison, nous regagnons notre cellule. **L'heure de la soupe étant passée, c'est fait jusqu'au lendemain. Il est vrai que nous n'avions pas faim, mais plutôt soif.** Nous nous allongeons sur nos paillasses, pendant que les autres camarades restés en cellule nous recouvrent avec leur couverture.

Nous ayant vu revenir dans un tel état, ils étaient avides de renseignements, ils savaient que leur tour était proche (c'était pour le lendemain). Tout en essayant de les encourager, il nous était difficile de leur cacher la vérité, vu l'état lamentable que nous présentions. **La plupart d'entre eux n'ont pas dormi de la nuit, moi non plus d'ailleurs, mais pas pour la même raison.**

Quatre semaines au 92.

Tous les matins, à 6 h, nous sommes réveillés par un gardien allemand qui crie en déverrouillant la porte de la prison :

- *Aufstehen ! Washen ! (debout, laver).*

Nous descendons dans la cour et sous la surveillance des sentinelles pendant une demi-heure, nous faisons notre toilette et réintégrons notre cellule jusqu'au soir où nous avons encore une demi-heure pour nous promener.

Les repas sont vite faits, un peu de mauvaise soupe à midi, un morceau de pain et de margarine vers 15h.

Pendant 8 jours, nous ne recevons pas de nouvelles de nos familles, la distribution des colis n'ayant lieu que le mercredi.

Pendant cette période, j'ai commencé à connaître ce que c'était que la faim.

Enfin, arrive le premier mercredi. Je reçois un colis et un petit mot dissimulé dans les effets. Comme nous sommes autorisés à renvoyer le linge pour le faire nettoyer, je ne manque pas d'en faire autant, mais il faut être excessivement prudent et modeste, car si une lettre est interceptée, on risque de se faire supprimer les colis et avec toute la correspondance clandestine tant attendue.

Les journées sont pénibles car la prison où je suis affecté est très chaude, les fenêtres sont disposées en plein soleil, tout l'après-midi. Nous passons notre temps à dormir ou à jouer aux cartes.

Au cours de nos petites sorties du matin ou du soir, nous sommes pêle-mêle dans la cour, plusieurs cellules étant ouvertes à la fois. Soit par des camarades qui vont faire des corvées, soit par des nouveaux prisonniers, nous apprenons quelques nouvelles. Ce sont des nouvelles sérieuses, nous nous en apercevons quelques jours plus tard, mais nous restons toujours animés d'un grand espoir.

Le 11 juillet, on retire au hasard une quinzaine de camarades de cellule pour les emmener vers une destination inconnue. **Nous saurons quelques jours plus tard qu'ils ont été fusillés à Orcines.**

Nous sommes quelque peu inquiets, découvrant que l'évasion était impossible, nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux que nous partions d'ici... Hélas, il n'y en a pas pour longtemps, cinq jours après, c'est le départ pour l'Allemagne.

Adieu colis et nouvelles, beaucoup malheureusement ne reviendront plus.

Dans la soirée du 19 juillet, la porte de la cellule s'ouvre. Un officier allemand accompagné d'un interprète, une liste à la main, appelle des noms. Je suis de ceux-là.

- *Préparez-vous, dit-il et rassemblement dans la cour.*

Avec un peu d'énervement, je fais les derniers préparatifs. Je dis « au revoir » à ceux qui restent, j'embrasse un bon vieux camarade : ALLAIN (chef de gare en retraite), croyant que ceux qui n'avaient pas été appelés ne partiraient pas. Erreur, 2 heures après, le même sort les attendait.

Dans la cour, environ 250 détenus étaient parqués comme des moutons. Une cinquantaine de SS qui étaient venus spécialement les chercher, nous commandent de nous mettre deux par deux pour nous attacher par les bras. Chacun cherchait quelqu'un qu'il connaissait.

J'entends qu'on appelait : « JARRY ! JARRY ! ». C'était le docteur GARRIGOUX, dont j'avais fait la connaissance à Royat.

- *Voulez-vous vous attacher avec moi, me criait-il !*
- *Mais oui, venez !*

Et un SS nous passe le petit bracelet. On nous compte plusieurs fois.

Il est 22 h, lorsqu'ils nous font monter dans les camions à coups de pied et de crosse de fusil.

Nous arrivons à la gare de Clermont, nous descendons et 2 par 2, encadrés par les SS et la Gestapo, nous sommes dirigés sur le quai n°2 où des voitures de voyageurs sont à disposition. En traversant la gare, moi qui y travaillais, je vois sur mon passage des collègues. En passant, je lance un « au revoir Henri ».

Si Henri BEAL ne m'a pas répondu, c'est parce qu'il ne pouvait pas, **j'ai reçu de la part d'un SS qui m'avait entendu, un coup de pied dans le côté gauche.**

Une fois installé dans les voitures, le chef de service, Nicolas, passe dans les couloirs. Il m'aperçoit, il tente de pénétrer dans le compartiment, usant de son droit de chef de service pour visiter le train avant le départ, mais une minute ne s'était pas écoulée, qu'on l'invite à évacuer les lieux.

Il avait pu me dire qu'il préviendrait ma femme, de ne pas se faire de mauvais sang et que j'avais bon moral.

Il est 23 h 30, nous partons.

Notre voyage durera 84 heures. Les allemands ne nous ont pas distribué les moindres vivres avant de partir. Heureusement, le 19 juillet se trouvant un mercredi, j'avais reçu 2 colis le matin même, mais il n'en était pas de même pour tous les prisonniers. En effet, les pauvres camarades qui avaient leur résidence éloignée de Clermont, ne pouvaient rien recevoir, les communications étaient coupées. C'était le cas du docteur GARRIGOUX attaché avec moi, qui me dit : *- Je ne sais si nous allons loin, je n'ai rien à manger, ma femme a fait plus de 100 km à vélo il y a quinze jours, pour m'apporter un colis, elle ne peut renouveler pareil voyage.*

Je le rassure en lui disant que j'ai reçu 2 colis et que nous les mangerons ensemble.

Notre détachement, qui est accroché à l'express de Paris, se dirige sur St-Germain-des-Fossés. Arrivés à cette gare, les voies étaient coupées sur Nevers. C'était le moment des sabotages par les patriotes, nous sommes dirigés sur Roanne.

À Roanne, même opération. Le train ne peut passer, nous y stationnons encore une heure. Cette heure a été pour moi pénible, car j'ai habité et travaillé dans cette gare. De plus, j'aperçois des collègues que je connaissais si bien, qui me regardaient d'un air triste et semblaient me dire : *- Si nous pouvions couper tes chaînes et te délivrer, quel plaisir pour nous, mais hélas, il ne faut pas y compter c'est chose impossible !*

Nous sommes jeudi, il est 9 h, nous partons sur Moulins, Paray le Monial, Dijon. **Quelques instants après, arrivés à cette gare, celle-ci est violemment bombardée par**

l'aviation anglo-américaine. Nos gardiens si barbares et si forts sur les personnes attachées et sans défense, étaient véritablement tremblants de peur, et le temps leur tardait que le bombardement prenne fin.

Nous pensions : s'ils pouvaient abandonner les voitures pour des abris, il est probable qu'à leur retour, il y aurait des manquants car nous avions toujours présent à l'esprit le désir d'évasion.

Hélas, ils le savaient bien. Une fois l'orage terminé, nous continuons notre route en direction de Paris, avec des arrêts souvent répétés **en raison des sabotages qui étaient de plus en plus fréquents.**

Enfin, nous arrivons à Paris, gare de Lyon, le vendredi dans la soirée et sommes garés sur une voie de service où nous passons la nuit et une partie de la journée du samedi. Nous avons chaud, nous sommes fatigués de rester toujours dans la même position depuis le mercredi. **Il y a des malades, beaucoup de malades.** L'officier de transport décide de détacher le docteur GARRIGOUX d'avec moi pour qu'il assiste les malades dans le train. Pendant ce temps, on m'attache avec 2 autres camarades.

La visite terminée, GARRIGOUX est rattaché avec moi. À quoi a servi cette visite, sinon à rien puisque le docteur n'avait aucun médicament. **En tout cas, s'il y en avait dans le train, ce n'était pas pour nous.** La Croix Rouge qui avait tenté de venir nous apporter quelques vivres a été refoulée sous prétexte que nous avions touché ce qui nous était utile pour le voyage. J'ai indiqué plus haut avec quoi nous étions partis de Clermont.

Nous partons de Paris dans la soirée du samedi, nous passons à la gare de l'Est et nous échouons dans un triage. Mon wagon se trouvant bien en face d'un poste d'aiguillage, j'ai pu constater le courage et le patriotisme de l'aiguilleur, qui, malgré les menaces que lui faisaient les boches pour disposer les aiguilles pour le départ, au mépris de sa vie, a refusé d'exécuter les ordres tant que n'aurions pas obtenu d'eau pour boire.

Les boches, même armés, ont capitulé et ont laissé les cheminots qui se trouvaient à proximité nous distribuer de l'eau. Elle est la bienvenue.

Quelques détenus ayant jeté des morceaux de papier destinés à leur famille, les SS nous ont prévenu que celui qui se ferait prendre serait fusillé avec 10 autres français. C'était la méthode allemande.

Le train s'ébranle et, suivant les gares que nous traversons, il semblait bien que nous prenions la direction de Compiègne. Nous roulons jusqu'à 23 h environ et le train s'arrête à une petite gare. C'était bien Compiègne. Le train est garé dans un cul de sac et, sans nous détacher, nous attendons 7 h du matin, heure à laquelle on nous fait descendre des wagons et mettre par colonne de 5.

On nous enlève enfin les menottes que nous avions depuis 84 heures. Un nombre considérable de SS étaient venus renforcer ceux qui avaient fait le voyage avec nous, pour nous diriger sur le grand camp de Compiègne. De la gare au camp, il y a environ 1,5 km.

Nous traversons ces petits pays encadrés par les SS et les chiens. L'ordre a sans doute été donné de fermer portes et fenêtres, car tout est barricadé et aucun civil dans la rue, nous apercevons tout de même des visages derrière les volets entrouverts.

LA VIE AUX CAMPS

Arrivés au camp, nous sommes affectés dans des baraquements qui sont organisés et tenus par des Français sous surveillance des Allemands. **Ces Français, nous traitent bien, nous font part de belles promesses qui ne sont jamais tenues.** Invariablement, ces Français, sont au service des Allemands. Il a été facile de s'en apercevoir les jours suivants.

Les baraquements, quoique assez propres, étaient infestés de puces et de punaises.

La nourriture était copieuse, et meilleure qu'au 92. Il y avait une cantine où l'on pouvait s'acheter quelques fournitures : savon, brosse, etc... car à ce moment, nous n'avions pas été délestés de nos effets, argent et bijoux.

Tout en ayant de fréquents appels, nous avions la facilité de nous promener toute la journée dans le camp et ceci m'a permis de retrouver mon vieux camarade ALLAIN que j'avais quitté au 92 et avec lequel j'ai fait tous les parcours sans le savoir.

Il a le matricule 45.381 ; moi le matricule 45.383.

La vie tranquille, si l'on ose dire, se prolonge cinq jours. Nous sommes appelés par numéro et mis, au fur et à mesure, dans des locaux et fermés jusqu'à ce qu'il y ait le nombre suffisant pour un convoi. Je crois me souvenir que ce convoi était composé de 2 000 hommes.

28 juillet 1944, départ pour l'Allemagne.

Une fois les formalités de départ terminées, nous sommes mis en colonnes par 5 et ordre **nous est donné de lever les bras, ceci pour leur permettre de nous fouiller et de s'assurer que nous n'avions ni couteaux, ni objets de nature à faciliter l'évasion dans les wagons.** C'est au cours de cette fouille que ma carte de circulation SNCF m'a été enlevée et déchirée. Sans doute, cette pièce était-elle compromettante.

Il nous est distribué quelques vivres, insuffisants certes, mais la Croix Rouge Internationale avait pu, cette fois, nous donner un colis personnel.

Nous partons pour la gare, toujours étroitement gardés. Arrivés à celle-ci, **on nous fait déshabiller jusqu'au caleçon, puis pénétrer dans les wagons.**

Promesses allemandes :

- Ces effets et vos valises vous seront remis à l'arrivée.

Pourquoi nous mettaient-on presque nus pour faire le voyage ? Et bien, c'est simple, parce que nous aurions eu trop chaud dans les wagons, nous disaient-ils. Et oui, ces brutes voulaient nous faire croire qu'elles avaient soin de nous, alors qu'elles faisaient tout pour nous faire souffrir et enfin mourir, mais la vérité était toute autre. C'est que, étant déshabillés, il nous était plus difficile de nous évader et dans le cas d'une réussite d'évasion, nous étions plus faciles à reconnaître.

Nous pénétrons dans les wagons à raison de 55 à 60 hommes. Comme ouverture pour aérer le wagon, un seul vasistas grillagé de barbelés. Les wagons sont pleins et fermés avec une ligature.

Nous partons. Il est environ 21 h. Nous ne tardons pas à éprouver de la fatigue, soit par le manque d'air, la soif, ou par la mauvaise odeur provoquée par une tinette mise dans un coin du wagon qui occupait la place de trois hommes.

Tous ne pouvaient pas se coucher. Ceux qui étaient contraints de rester debout, se plaignaient vers ceux qui étaient allongés, qui d'ailleurs ne paraissaient pas toujours bien comprendre la position pénible de leurs camarades.

On dit que la misère unit, oui, mais à condition qu'elle ne soit pas trop grande, sans quoi, elle engendre l'égoïsme. Nous l'avons malheureusement trop souvent constaté au cours de notre captivité.

Nous étions tous énervés, on arrivait même à des incidents regrettables. C'était d'ailleurs le but recherché par nos gardiens.

Depuis mon départ de Clermont, je vivais dans l'espoir de faire parvenir un mot à ma femme. Mais risquant un très grand danger, je repoussais jusqu'à une meilleure occasion.

Nous allions quitter le territoire français pour pénétrer en Allemagne. Il fallait donc se décider et risquer tout. Un camarade qui avait réussi à dissimuler un crayon me le prête, et brièvement j'indique sur un mauvais morceau de papier, quelques indications de notre voyage. Au dos, je demande à la personne qui le trouvera de l'envoyer à l'adresse d'un de mes meilleurs camarades de Gerzat, LEROY Henri. Mais, il fallait le faire passer à l'intérieur. J'exposais ma vie et celle de mes camarades de wagon. Ce papier pouvait tomber à un endroit où il n'aurait jamais été retrouvé.

Bénéficiant de quelques connaissances de cheminots, je décide de l'envoyer sur un passage à niveau, car, d'une façon régulière, le garde-barrière est toujours en dehors de sa maisonnette lors du passage du train.

Je monte sur les épaules d'ALLAIN, pour être à hauteur du vasistas et aussi surveiller la voie. À quelques mètres avant d'arriver à la gare de Moof, voici un passage à niveau, je lance la lettre et j'observe : le garde-barrière négligemment se promène en direction de la correspondance, regarde de droite à gauche, prend la lettre et continue à se promener.

J'ai compris tout de suite qu'il en avait l'habitude. **En bon Français, ce brave cheminot, méprisant le danger a fait parvenir la lettre à destination et nos familles ont pu connaître aussi la date à laquelle nous sommes partis pour l'Allemagne.**

Au bout de quelques heures, nous sommes sur le territoire allemand. Il est facile de s'en rendre compte dans les gares par les manœuvres des trains, toutes différentes de la SNCF.

Finie la correspondance pour la France, de même que les sabotages de voies par les patriotes. Mais les bombardements anglo-américains continuent.

Nous sommes arrêtés fréquemment par les bombardements des gares de triage, avant d'arriver à Neuengamme, notre première résidence en Allemagne.

Nous apprenons par la suite que beaucoup de camarades de notre train, au cours de ce voyage ont été fusillés pour tentative d'évasion.

Le 31 juillet, 11 h, arrivée à Neuengamme, à 30 km d'Hambourg.

Dirigés sur une voie d'embranchement qui conduit au fameux camp, les pires horreurs nous attendent.

Les portes s'ouvrent. Nous voyons deux haies de SS, baïonnettes au canon et doublées de chiens policiers. Nous sommes descendus des wagons à coups de bâton.

Beaucoup d'entre nous qui ne marchaient pas assez vite étaient mordus par les chiens. Nous sommes rassemblés sur une grande place où nous y passons une partie de la journée en plein soleil.

On nous remet nos effets, mais cela ne sera que pour quelques heures. On nous donne un nouveau matricule : **désormais, nous n'avons plus de noms mais seulement un numéro.**

À quelques mètres de nous, derrière les fils de fer barbelés, on entend une véritable cohue. Des camarades arrivés précédemment à ce camp, affamés et entassés dans un petit espace de terrain, nous criaient : *si vous avez des vivres, envoyez-les-nous car ils ne vous laisseront rien.*

Le numérotage et le comptage terminés, nous sommes entassés dans d'immenses caves humides et obscures.

Nous attendons pour nous faire couper les cheveux. C'est très long. Nous, sommes probablement un millier car plusieurs convois sont arrivés ce jour.

C'est le début de notre séparation entre Gerzatois. Nous ne restons qu'une dizaine du pays. Les autres se sont perdus dans la foule. ALLAIN est toujours avec moi avec le matricule 40 334 et moi 40 335.

Nous passons à la coupe des cheveux vers 2h du matin. Ensuite, nous sommes dirigés vers les douches. **On est mis complètement nus, les effets, les valises sont retirées, même les alliances, les chevalières.** Nous pouvons en faire notre deuil, nous ne les reverrons plus.

Cependant, les boches ont eu le soin de nous faire signer une déclaration de nos vêtements, argent, bijoux déposés, comme s'ils avaient bien l'intention de nous les rendre. **Mais ceci n'était que le plan méthodique des Allemands.**

On nous distribue quelques haillons et chacun s'habille avec, comme il peut. Nous sommes ensuite affectés dans des baraquements, par fraction de 400

à 450 alors que pour être couchés convenablement il n'aurait pas fallu dépasser 200.

Tous les jours, nous travaillons au terrassement, sans tenir compte des intempéries.

Nous sommes réveillés en musique tous les matins (200 musiciens environ). C'est ce que les Allemands appellent le travail dans la joie.

Comme nourriture, à midi, une gamelle de soupe aux choux ou aux choux-raves, avec un peu de farine, sans cuillère. Comme on le voit, c'était très pratique. Il fallait imiter le chien. Le soir, 300g de pain avec 15g de margarine.

La journée était donc très pénible. Mais la nuit l'était encore également car, presque toutes les nuits, il y avait deux ou trois alertes et, à chacune d'elles, **nous étions levés de nos paillasses à coups de cravache, pour être conduits dans des caves humides** (celles que j'ai citées plus haut).

À la sortie, c'était le même traitement, les ouvertures n'étant pas assez grandes, en comparaison du nombre d'habitants, il y avait rassemblement aux abords et nous étions une proie facile pour nos bourreaux.

Dans ce camp, soins et médicaments n'existaient pas. C'était marcher ou mourir, d'ailleurs l'officier SS du camp nous avait fait connaître, par les interprètes que, dès que nous ne pourrions plus travailler, c'était la salle d'en face qui nous attendait, c'est-à-dire le four crématoire. Il y avait aussi les pendants. Tous les jours, une quarantaine de camarades étaient pendus et très souvent sans le moindre motif. Cette vie s'est prolongée jusqu'au 15 août inclus, date à laquelle je suis parti en kommando à Brême.

16 AOÛT 1944, Départ pour BRÊME

Toute la journée, ce n'est que rassemblements prolongés et comptages. On demande des volontaires pour partir en kommandos. Pour nous encourager, les chefs de bloc nous disaient : en kommando, vous serez bien nourris, vous aurez des cigarettes et même de l'argent.

Mais les promesses allemandes, je commençais déjà à les connaître et, bien que nous soyons dans un

enfer à Neuengamme, je n'étais pas volontaire et je ne l'ai jamais été pour aucune fonction.

D'ailleurs, on verra plus loin le beau paradis qu'on nous avait promis.

Il fallait 1 000 hommes pour le transport et, comme il n'y avait pas suffisamment de volontaires, on ne s'embarrassait pas pour si peu. Il y eut des désignations d'office. Je me suis trouvé dans les partants.

Le plus pénible pour moi, ce n'était pas de partir, car ce n'était qu'abandonner une misère pour en trouver une autre, mais c'était notre séparation entre Gerzatois, notamment mon bon et inséparable camarade ALLAIN, avec lequel nous avions tout fait pour rester ensemble. Nos matricules d'ailleurs prouvent comme l'on se suivait de près. Nous sommes tout de même 9 de Gerzat qui partons ensemble.

Après avoir revêtus l'uniforme rayé indispensable pour partir dans les kommandos, nous sommes embarqués dans des wagons sous la garde des SS et nous partons en direction de Brême. Le voyage qui n'a duré qu'un jour et deux nuits a été très pénible en raison du grand nombre d'hommes par wagon, sans pailles et sans vivres bien entendu.

Arrivés dans la matinée du 18 août à Brême, nous sommes débarqués avec la même brutalité et amenés dans un camp au nord de la ville, à 2 km environ. En traversant la ville de Brême, les habitants nous manifestent une attitude hostile. **Nous avons pu voir des enfants nous jeter des pierres.**

Arrivés au camp, entourés de fils de fer barbelés, pour éviter l'évasion, les baraquements étaient vides. Il fallait y installer les mauvaises paillasses à raison d'une pour 2 hommes, trouver une gamelle ou plus exactement une casserole si nous voulions manger un peu de soupe lorsqu'il y aurait une distribution. Il fallait aussi mettre le camp en état car celui-ci n'était qu'un morceau de terrain désert.

Il y avait d'énormes trous provoqués par des chutes de bombes qu'il a fallu combler, des ronces, de l'herbe qu'il a fallu arracher.

Nous avons travaillé toute la journée d'arrache-pied, malgré un bombardement intense, pour ces différents travaux, sous la surveillance et les coups des kapos.

Pour vous donner une idée de la moralité de ces kapos, voici ce qu'étaient ces individus : des bagnards civils qui purgeaient des peines de prison, allant jusqu'aux travaux forcés à perpétuité, pour meurtres, tentatives d'assassinat, vols, etc... **Ce sont ces gens-là qui avaient la mission de nous faire travailler et ils prenaient un grade supérieur selon le nombre de morts qu'ils faisaient parmi nous. Bien entendu, ils n'avaient pas le droit de nous tuer, mais celui de nous faire mourir. Ce qui était plus atroce.**

Ce n'est que le lendemain dans la journée que nous avons reçu une modeste soupe car, également en ce qui concernait les cuisines, il n'y avait rien de fait.

Deux jours après, le camp était mis en ordre, nous avons formé trois kommandos de travail : c'est-à-dire sur 1 000 hommes (Français, Polonais, Russes ou autres) une centaine reste à l'entretien du camp, 400 pour déblayer les décombres en ville causés par l'aviation alliée (on connaît les bombardements de l'Allemagne, il va sans dire que le chômage n'existait pas), le reste pour la kriegsmarine.

Je suis parmi ceux-là. La kriegsmarine était un chantier de construction d'une cale sèche pour réparations de sous-marins, à une dizaine de km de notre camp.

Ma vie à BRÊME

Tous les matins, réveil à 4 h, distribution d'un quart de café, sans sucre (si on peut dire du café) car je crois qu'il y avait de tout sauf du café.

Pliage des deux couvertures sur notre paillasse, balayage du baraquement et tout ceci en une demi-heure.

Rassemblement par 5 dans la cour, quelles que soient les intempéries, comptage par un sous-officier et attente jusqu'à 6 h, souvent plus, pour attendre les tracteurs et les sentinelles SS qui devaient nous conduire au travail.

Tout le monde devait être sur les rangs, non seulement les malades et les blessés mais aussi les mourants qui devaient trépasser quelques heures après et que l'on traînait nous-mêmes sur les lieux.

Après notre départ, **les corps étaient expédiés au four crématoire.** Bien entendu, l'hiver quand il faisait trop mauvais temps, pendant ces longues attentes, nos gardiens se mettaient à l'abri dans les baraquements et nous regardaient à travers les carreaux, grelottants de froid sous la neige et souvent pieds nus. Vers 6h, les tracteurs auxquels étaient attachés deux ou trois remorques pénétraient dans le camp. **Il fallait faire vite car les coups tombaient.**

Sur chacune de ces remorques où normalement on aurait dû être une cinquantaine, on nous entassait 70 à 80, plus 4 sentinelles, 2 à l'avant, 2 à l'arrière et évidemment ces messieurs ne voulaient pas être gênés. **Pour nous obliger à leur faire de la place, les coups de crosse sur les pieds ou de canons de fusil dans le dos, ne nous étaient pas épargnés.** L'embarquement terminé, c'était le départ pour la kriegsmarine environ 30 minutes de parcours et nous arrivions sur le chantier de travail.

À la descente des remorques, des chefs de chantier civils appelés nous attendaient et, par groupe d'une trentaine, nous étions affectés à des travaux divers.

*Ces travaux étaient en quelque sorte un métier de goujats : traîner des sacs de ciment, rouler des wagons de sable, porter des barres de fer, etc.
C'est à ce travail que j'ai été astreint jusqu'au 18 novembre, date à laquelle j'ai été affecté à un service plus doux pour cause de blessure et de maladie.*

Pendant toute la journée, **il fallait travailler sans relâche**, même sous la pluie. Je me souviens avoir été mis à l'abri une seule fois et encore, nos effets étaient transpercés depuis plusieurs heures.

De midi à 13 h, rassemblement par 5 et distribution d'une soupe aux choux-raves, mais ceci n'a duré que deux mois. Ensuite, toujours rassemblement, mais pas de soupe, seuls nos gardiens mangeaient.

La journée se terminait vers 19 h en été et 17 h en hiver, mais il fallait attendre les tracteurs qui nous avaient amenés le matin. Ceux-ci étant employés au déblaiement de la ville pendant la journée, arrivaient toujours avec beaucoup de retard, quelque fois plusieurs heures. C'était encore autant de repos perdu pour nous.

Le transport de la kriegsmarine au camp s'effectuait dans les mêmes conditions que celui du matin, toujours aussi entassés. Arrivés au camp, comptage de nouveau et distribution de soupe aux choux ou aux choux-raves, 400 g de pain et 15 g de margarine, très peu souvent 2 ou 3 pommes de terre cuites à l'eau. Ceci était toute la nourriture que nous recevions jusqu'au lendemain soir à l'arrivée du travail.

Les nuits pour nous n'étaient pas de tout repos et donnaient souvent l'occasion d'être martyrisés par nos bourreaux car les alertes étaient fréquentes, quelquefois trois par nuit. Au rugissement des sirènes, nous étions sortis de nos baraquements comme des

bêtes, pour être jetés dans les abris qui n'avaient pas plus de sécurité que nos baraques, **mais ceci était le moyen de nous fatiguer davantage.**

Comme repos au camp, au début de ma captivité, nous avions deux jours par mois, et sur la fin un jour seulement, d'ailleurs nous ne pouvions pas considérer ceci comme repos du fait que nous étions occupés à nettoyer les blocs, décharger les camions. On nous coupait les cheveux, mais pas de lavage de corps, ni nettoyage de linge. Cela aurait été d'ailleurs très difficile puisque nous n'avions aucun vêtement de rechange.

Tous les déportés sont morts ou libérés avec les mêmes effets devenus des haillons qu'ils touchaient en arrivant en Allemagne.



Bunker Valentin - Brême

À partir du mois d'octobre, le bruit courait que nous allions changer de camp, on devait nous rapprocher de la kriegsmarine, lieu de travail, car les tracteurs trop utiles à d'autres travaux, ne pourraient plus venir nous chercher. Nous nous réjouissions un peu, car c'était des attentes de moins et un peu plus de repos. Ceci se produisit vers le 15 novembre.

Déjà, un camarade gerzatois, BARDIN Claudius, était décédé le 4 novembre d'inanition complète.

Nous étions dirigés, après une nuit mouvementée sur un autre camp à 8 km environ de la ville de Brême. Nous nous trouvions à proximité de notre travail, quoiqu'il faille encore faire 20 min de parcours en péniche sans verser.

Ce nouveau camp était encore plus défavorable que le précédent car étant placé sur un terrain plat et désert, nos baraquements étaient exposés et balayés par un vent du nord glacial et continu.

D'autre part, les paillasses que nous y avions trouvées étaient infestées de poux. Deux jours après, notre corps en était recouvert et impossible de s'en débarrasser en raison du manque d'hygiène qui régnait dans les blocs et l'absence d'effets de rechange.

Ceci a beaucoup contribué à affaiblir les forces physiques et morales des camarades déjà terriblement fatigués.

Quant à moi, le moral n'était pas atteint, je m'étais promis qu'il ne le serait jamais, mais j'étais tout amaigri. Je souffrais d'œdème et, de plus, j'avais depuis un mois, un phlegmon au pied droit qui n'était pas soigné naturellement.

Ne rendant plus le travail escompté par nos maîtres, je fus changé. **J'ai eu encore cette chance, que j'ai dû reconnaître car beaucoup de camarades dans une situation pareille ont dû se traîner jusqu'à la mort.** J'ai donc été affecté à l'épluchage des légumes. Mais ce nouveau métier était loin d'être de tout repos.

La journée était toujours très longue, les mêmes rassemblements, et nous étions encore plus étroitement surveillés, puisque nous étions une trentaine d'hommes rassemblée dans un hangar **sous surveillance d'un kapo qui ne nous quittait pas une minute.**

D'autre part, il fallait décharger les camions de légumes, qui arrivaient presque toujours la nuit et cela nous enlevait aussi **le maigre repos que nous avions.** Cependant, nous bénéficions de quelques faveurs appréciables sur nos collègues qui travaillaient à la kriegsmarine, il fallait bien le reconnaître. Nous étions à l'abri des intempéries et travaillions assis, nous pouvions manger des choux-raves crus, ce qui était pour nous, une nourriture substantielle, en l'absence d'une nourriture suffisante. Ce train de vie dura jusqu'au 10 avril 1945.

Vers le 1^{er} avril, les bombardements se faisaient de plus en plus fréquents, le ravitaillement ne s'effectuait qu'avec de grandes difficultés. Soudain, on entendit au loin l'artillerie alliée.

Malgré les souffrances de plus en plus dures, c'était pour nous un réconfort car c'était les seules nouvelles réelles que nous pouvions avoir. Nous avions la certitude que c'était la fin et que nous allions enfin être délivrés. Hélas, nous allions être déçus. Le 10 avril, les Allemands constatant que même Brême allait être encerclée, nous ont évacués du camp.

Départ pour SANDBOSTEL

Le 9 avril au soir, et toute la nuit, commencent les éternels rassemblements et triages en prévision d'un prochain départ. Tous les détenus en état de pouvoir marcher étaient rassemblés sur une extrémité du camp pour partir par la route. Sur l'autre extrémité, les malades et les blessés devaient être embarqués sur convoi. Ce n'est que dans la soirée du 10 avril que nous avons embarqué dans les wagons et sommes partis de la gare de Brême.

Où allons-nous ? Nous ne le savons pas.

Avant de partir, les sentinelles nous avaient distribué des vivres pour une journée car nous allions dans un camp de repos, d'une petite distance de Brême.

Le camp de repos que l'on nous annonçait, nous en avons entendu quelques échos et cela nous laissait un peu inquiets.

C'était tout simplement les camps de la mort et, comme nous le verrons plus loin, ce n'était hélas que trop vrai.

C'était à une petite distance peut-être mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes sortis des wagons seulement le 16 avril, **après y être restés enfermés 6 nuits et 7 jours.**

Voyage mouvementé et périlleux.

Notre train est composé d'une rame de matériel de guerre et de wagons à bestiaux sans paille sur le plancher. Entassés par 60 à 70 hommes, nous partons à l'inconnu. Chacun se hâte de s'asseoir le long de la paroi du wagon. Il n'y aura pas de place pour tous, une vingtaine sera obligée de s'installer au milieu du wagon, ce qui est beaucoup plus fatigant.

Deux sentinelles montent dans chaque wagon. Inutile de rappeler que ces deux gardiens ont une botte de paille et prennent la place qu'il leur faut, ce qui diminue d'autant la nôtre. Leur musette est garnie, et ne se compose que de 400 g de pain et 15 g de margarine, mais rien à dire, c'était les vainqueurs provisoires.

Nous n'avions pas roulé 10 km que la faim nous tenaillait et chacun s'attaque au modeste morceau de pain et de margarine. C'était d'ailleurs plus prudent d'en profiter le plus tôt possible, afin d'en éviter le vol qui se pratiquait malheureusement parmi nous.



D'autre part, on nous avait indiqué que c'était un voyage d'une journée seulement. Nous avons eu bien tort d'oublier les promesses allemandes, lesquelles pourtant nous avaient laissé de si nombreux et mauvais souvenirs.

Une journée et une nuit se passèrent, puis deux, puis trois sans que nous ayons le moindre aperçu de notre point terminus. Nous n'avancions pas beaucoup sur la destination où l'on voulait nous conduire car, même si nous étions enfermés et que seule une petite ouverture de la porte et deux vasistas nous laissaient entrevoir l'extérieur, nous nous rendions bien compte des manœuvres d'une gare à l'autre, que l'on faisait faire à notre train.

L'avance alliée obligeait souvent les cheminots allemands à laisser notre train une demi-journée en pleine campagne, éloigné de toutes gares, ou à changer l'itinéraire primitivement choisi, si bien que nous avons pu constater un jour que notre train se trouvait exactement au même lieu que trois jours avant.

Nous arrivons un après-midi dans une petite gare dont le nom restera gravé dans ma mémoire, elle s'appelait maof. Notre train est garé sur une voie de service face à un petit bois de sapins. Comme on l'avait déjà fait pendant une partie du voyage, la machine est dételée du convoi et nous attendons probablement qu'une autre vienne nous remorquer et cela nécessite beaucoup de temps étant donné que les machines avaient à ce moment-là d'autres occupations plus urgentes que de promener les déportés.

Vers 18 ou 19 h, (je mentirai sûrement si j'essayais de préciser l'heure) quelques avions alliés nous survolent sans lâcher aucune bombe. Les militaires allemands qui nous accompagnaient et qui avaient quelques pièces d'artillerie sur un wagon plat, ne manqueront pas l'occasion en tirant sur eux, de faire constater

aux libérateurs la présence d'une rame de matériel de guerre dans le convoi. Evidemment, les avions, qui étaient probablement à une très haute altitude continuèrent leur route tranquillement. Nous avons eu chaud en pensant à ce qui aurait pu arriver si les avions avaient riposté et nous nous disions : nous sommes encore sauvés pour cette fois.

Hélas, ce n'était qu'une illusion de plus. Les alliés avaient observé et n'allaient pas laisser continuer ce train de matériel de guerre sans l'attaquer, ignorant certainement notre présence dans les wagons fermés.

Dans la nuit (peut-être minuit), 2 ou 3 avions anglais ou américains survolent de nouveau notre train et l'illuminent. À ce moment, aucun doute, c'est le carnage qui se prépare.

Nous tentons une dernière chance en demandant à nos 2 gardiens de nous ouvrir les portes, pour nous réfugier dans la petite forêt de sapins, en disant que dès que l'attaque serait terminée nous réintégrerions nos wagons. Il nous est répondu par un refus catégorique, **nous menaçant immédiatement de leurs armes si nous essayons de nous évader.** Par contre, eux, ferment les portes et se sauvent.

Ils n'auront pas été loin car le lendemain matin, nous retrouvons leurs cadavres à proximité du wagon criblés par la mitrailleuse.

Le bruit infernal commence environ 20 minutes après l'éclairage des lieux, nous nous serrons les uns contre les autres, attendant courageusement la mort.

Le bombardement commence par la queue du train, c'est-à-dire sur les wagons de matériel de guerre en progressant vers nous en tête du train.

On n'entendait qu'un fracas de bombes et un crépitement de balles de mitrailleuses qui transpercent les wagons.

Nous apercevons, à travers les jointures des portes, les flammes qui s'approchent de nous et qui vont nous entourer. C'est un commencement de panique dans les wagons. Des camarades deviennent fous.

Dans mon wagon tout au moins, 3 qui ont perdu complètement la raison. Ils nous piétinent, nous mordent. 2 sont blessés à mort par balles de mitrailleuses, 3 autres agonisent et meurent, d'autres décédèrent quelques heures plus tard.

Aucun doute, le moment le plus tragique de notre vie est arrivé. Nous n'espérions plus sortir de cet enfer. Nous souhaitions une seule chose : être tués mais non brûlés vivants.

Tout à coup, une lueur d'espoir éclaira nos visages : le bombardement se faisait moins intense et ressemblait à un orage qui s'éloigne. **Pour une fois, nous n'étions pas déçus.** Le feu de l'aviation alliée avait cessé, juste sur le wagon avant celui que j'occupais. Pourquoi n'avaient-ils pas détruit tout le train ? Nous apprîmes le lendemain par des camarades, que des détenus dans un wagon de tête, avaient réussi à ouvrir leur wagon et se sont enfuis à travers la campagne. À ce moment, les aviateurs qui volaient très bas, se sont aperçus qu'ils se trouvaient en présence de déportés et cessèrent le feu immédiatement. Cette suggestion ne nous a jamais été confirmée mais elle paraît très vraisemblable.

Le bombardement, qui n'avait pas duré plus de 15 minutes, avait causé beaucoup de morts et de blessés. Les wagons attelés immédiatement après ceux du matériel de guerre avaient beaucoup souffert et les morts et les blessés dépassaient la moitié de leurs occupants.

Pendant tout le reste de la nuit, nous sommes restés enfermés avec les morts, les blessés et les fous, sans essayer de nous donner le moindre soin, ni à boire, ni à manger, bien entendu.

Le lendemain matin, à l'aube, nos brutes (les kapos) qui avaient réussi à s'éloigner du danger, viennent ouvrir les portes et avec des matraques nous obligent à sortir les cadavres des wagons, et à les emporter dans deux wagons rouillés vides, restés debout. **C'est à plus de 100 que se chiffrent les morts parmi nos camarades. En outre, une cinquantaine de blessés au moins, sont morts en route, faute de soins, ou tenaillés par la faim.**

Après cette **effroyable tragédie**, une machine est venue nous chercher. Les wagons restés debout et en état de rouler, sont rassemblés, accrochés. Nous partons toujours sans savoir où nous allons.

Après quelques dizaines de km, nous sommes de nouveau abandonnés en pleine voie, tout près d'un petit hameau.

En ma qualité de cheminot, je me rends compte, de mon wagon, que la machine est dételée et qu'il faudra attendre encore de longues heures avant de repartir. L'aviation alliée encore nous survole à très basse altitude, l'émotion est grande, fort heureusement, elle s'éloigne sans jeter aucun projectile.

Au cours de notre attente, une sentinelle nous fait connaître par un interprète que des civils allemands allaient nous apporter quelques pommes de terre et de l'eau. Ce fut joie et courage. **Les rescapés enfin allaient pouvoir apaiser un peu leur faim mais c'était long d'attendre.**

Les minutes nous paraissaient des heures et il arriva ce que nous avions prévu. Une machine est arrivée avant les vivres et il a fallu partir sans avoir même eu le plaisir de boire un verre d'eau. D'heure en heure, des camarades tombaient d'épuisement.

Nous roulons un peu plus que d'habitude et arrivons enfin à la dernière gare de notre trajet ferroviaire. Cette dernière gare est d'une grande importance. Je n'ai pas su comment elle s'appelait. Il est vrai qu'à ce moment-là, le nom des gares nous importait peu, nous avions d'autres inquiétudes. J'ai pu y voir un grand nombre de trains, 10, 12, peut-être plus.

Tous ces trains étaient chargés de déportés et de cadavres. Nos bourreaux devaient rendre le même compte d'hommes au nouveau camp qu'ils avaient pris au départ, morts ou vivants. Ils étaient dans le même état que nous, dans une saleté repoussante et dévorés par les poux.

D'ailleurs, les reproductions de toute sorte, cinéma, journaux, ont démontré que les déportés ont supporté dans tous les coins de l'Allemagne, les mêmes traitements, **les mêmes souffrances qui consistaient à nous supprimer tous.**

Vers 14 h, notre train est dirigé sur un embranchement particulier. Nous sommes débarqués dans une prairie

où l'herbe est déjà longue, nous essayons d'en profiter pour en cueillir et en manger, pour apaiser notre faim. Mais les brutes sont là et nous frappent à coups de bâton, pour nous en empêcher.

Des scènes atroces se renouvellent de part et d'autre, des camarades ne pouvant pas marcher sont abattus, d'autres trop faibles ne peuvent pas descendre des wagons et sont jetés en bas. Un jeune breton qui descendait de son wagon péniblement, fut tué d'un coup de pelle, dans les bras de son père qui le soutenait pour l'aider à mettre pied à terre.

Ce pauvre homme mourut également auprès de moi deux jours après.

Le débarquement étant terminé, on nous rassemble en colonne par 5, **ceux qui peuvent marcher, les autres sont exterminés**, et nous sommes conduits dans des camions à quelques 200 m du débarquement.

Debout, entassés comme « des harengs », les camions s'ébranlent en direction du grand camp de Sandostel.

Pendant ce trajet qui a été pénible en raison de notre grande exténuation, **des camarades se sont affalés à nos pieds pour ne plus se relever.** Un de mes bons camarades, DURIF de Clermont, s'accroche à la vie et me tenant par la main, ne m'a pas lâché pendant tout le voyage. **Hélas, il n'a pu survivre à toutes les souffrances et est décédé quelques heures après notre arrivée.**

Les autres Gerzatois qui avaient survécu n'étaient pas dans mon camion. Nous nous sommes retrouvés dans le camp le lendemain mais malheureusement pas pour longtemps : **ils sont tous décédés le jour suivant.**

L'arrivée dans ce nouveau camp a été pour nous effroyable. Un immense parc entouré de barbelés, dans lequel plusieurs milliers de déportés ahuris se promenaient anxieux et affamés. Sur le sol des centaines de cadavres, des centaines d'agonisants tentaient un dernier effort.

Notre situation paraissait désespérée.

Nous avons été effrayés à un point que nous avons perdu le peu d'intelligence qui nous restait.

Je me souviens qu'à un certain moment les cadavres, autant que les appels au secours de nos camarades agonisants, nous laissaient indifférents. Nous ne pensions qu'à une chose : mourir au plus tôt pour être enfin débarrassés de cette vie impossible.

À la descente des camions, nous avons été partagés dans différents baraquements, dans lesquels il y avait environ une paille pour 10. C'étaient les plus forts et les plus habiles qui pouvaient s'en procurer. Quelques camarades de la région et moi, nous sommes affectés au bloc 19. **Ce baraquement qui aurait pu abriter raisonnablement une centaine de personnes, en a reçu au moins 600.**

Il fallait donc essayer de trouver non seulement une paille pour se coucher mais aussi un petit coin pour s'allonger. Ceci fait, le groupe et moi, nous nous mettons à la recherche d'une paille ou d'un peu de paille pour passer notre première nuit.

C'était un travail laborieux et plein de risques car nos bourreaux, qui sentaient la fin de la guerre, voulaient aussi la fin de notre existence et ne nous épargnaient pas les coups quand nous sortions du bloc où nous étions affectés.

Enfin, nous revenons avec une bien modeste paille garnie de bruyère que nous remettons à notre camarade DURIF mourant.

Il était minuit. Nous allions nous coucher lorsque nous apprenons qu'une délégation de prisonniers de guerre français du stalag B tout à côté avait été autorisée par les SS à nous porter à manger un morceau de pain et de pâté. Cela nous paraissait impossible à imaginer.

Les SS qui faisaient tout pour nous faire mourir le plus tôt possible, allaient-ils nous laisser prolonger la vie encore de quelques heures ? Et bien oui, nos camarades français ont réussi à faire céder nos ennemis et pénétrer dans le camp avec leurs vivres, et la distribution commença aussitôt mais elle fut difficile.

Tous les affamés se jetaient sur eux comme des chiens

sur des os et rendaient par moment la distribution impossible. Cependant, le temps de nos sauveteurs était limité. Il fallait faire vite, sans quoi la plupart d'entre nous risquait d'être privés du précieux casse-croûte.

La distribution terminée, les prisonniers français sont immédiatement refoulés dans leur stalag, ceci à notre grand regret. Et nous voilà de nouveau abandonnés à notre triste sort.

En quelques bouchées, nous avons avalé le pain et le pâté, cependant que nous avions bien promis à nos camarades prisonniers que nous en garderions la moitié pour le lendemain.

Il est 10 h du soir, il faut se coucher.

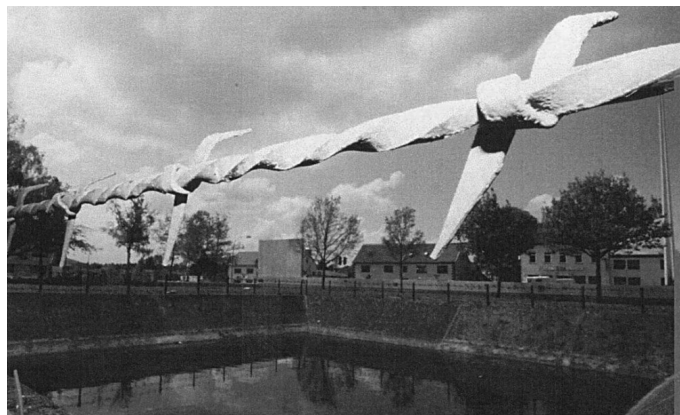
GROUFAL et moi encadrons DURIF. La terre est dure et froide, entassés comme des moutons, enchevêtrés les uns dans les autres, la place manque pour nous allonger. Nous sommes mal, nous ne pouvons pas nous tourner. **Des camarades agonisent, d'autres sont déjà morts et n'ont pas profité du repas.**

À quelques mètres de nous, mon bon camarade VIGNEAU me crie :

- JARRY, ne me laisse pas, je crois que je vais mourir.

Je l'encourage. Je lui dis que c'est l'affaire de quelques jours pour être délivrés. **Hélas, il ne se trompait pas : le lendemain matin, il était parmi les nombreux cadavres.**

Au cours de la nuit, comme je n'entendais pas respirer DURIF, je lui parle, mais aucune réponse. Je lui passe mes mains sur la figure. **Je me rends bien compte que lui aussi est décédé**, sans avoir fait le moindre mouvement depuis que je l'avais allongé, quelques heures avant, sur la paille.



La nuit se passe dans la douleur et l'angoisse. L'aube apparaît à peine que nos bourreaux pénètrent dans le bloc avec l'habitude schalque et nous crient « Aufstehen ! » (debout) et tout le monde dehors.

Ceux qui ne peuvent se lever, et ils sont nombreux, sont roués de coups et obligés de se traîner jusqu'à nous.

Alignés par 5, c'est l'éternel comptage. Celui-ci terminé, **l'ordre nous est donné de sortir les cadavres des baraquements.** Je ne peux être précis sur le nombre, mais je suis persuadé qu'il y en avait plus de 50 par baraque pour cette première nuit. Et le nombre a augmenté sensiblement les journées suivantes, étant donné l'épuisement complet de tous les détenus.

Nous nous rendions d'ailleurs bien compte de l'hécatombe. Plusieurs milliers de cadavres étaient entassés dans le camp, et nuit et jour, des prisonniers de guerre russes les conduisaient et n'arrivaient pas à dégager le tas.

Pendant cette première journée, ce ne furent pour nous, que rassemblements et corvées de camps. Et c'est seulement le soir que nous avons touché 2 à 3 petites pommes de terre et un quart de café, si on peut l'appeler ainsi.

Au cours des rassemblements, **j'avais pu retrouver les 4 Gerzatois qui avaient fait le voyage avec moi depuis Brême.**

Ils étaient exténués de fatigue, 3 sont morts quelques jours après, l'autre FAROUHAUT a disparu probablement dans une fusillade dont on verra quelques échos plus loin.

Pendant quelques jours, ce fut cette même vie sans bien savoir ce que nous allions devenir.

Les tirs de l'artillerie s'entendaient nettement. L'aviation nous survolait continuellement et nous **nous demandions si nous n'allions pas revoir un nouveau massacre.** Ce n'en fut rien, la guerre évoluait favorablement, et les alliés nous avaient repérés et n'ont jamais bombardé le camp.

Le 25 avril, une corvée de 25 hommes environ est désignée pour aller enterrer les morts dans les fosses préparées à l'avance à quelques 2 km du camp. Je suis parmi ceux-là avec GROUFAL.

Il est très tôt le matin, encadrés par deux sentinelles. Nous avons 200 g de pain et du fromage blanc comme repas pour toute la journée. Arrivés sur les lieux, nous nous mettons au travail.

Aux abords de ces fosses d'une longueur de 30 m et profonde de 4 m, des monceaux de cadavres ont été déchargés et il s'agit de les aligner au fond, et sur une certaine épaisseur, étendre du chlore et refaire une couche de cadavres, le tout recouvert de chlore et de terre.

Chaque fosse contenait plusieurs centaines de corps et ils étaient innombrables. Cette journée fut pénible et pleine d'angoisse de voir tant de nos camarades enterrés, dans cette terre ennemie et dont les familles n'auront même pas le soulagement de retrouver les corps. Il est presque nuit lorsque les sentinelles nous font cesser le travail pour nous ramener au camp.



Au retour, nous avons rencontré des prisonniers de guerre français qui transportaient des choux-raves. À notre grande joie, ils nous en ont remis quelques-uns, ce qui nous a permis, avec quelques camarades de camp de faire un copieux repas à l'arrivée.

Pendant notre absence de la journée, les alliés avançant de plus en plus sur l'Allemagne, obligeaient les Allemands à se replier et à évacuer les camps de déportés également, c'est ainsi que des milliers de déportés furent amenés au camp de Sandbostel. Parmi ces nouveaux et nombreux bagnards, j'eus le plaisir de retrouver 4 nouveaux Gerzatois avec mon bon camarade le docteur GARRIGOUX. Nous ne nous étions plus vus depuis le 15 août 1944.

Nous étions heureux de nous être retrouvés et profitant de quelques moments où nos gardiens s'éloignaient un peu de nous, nous parlions un peu, nous nous interrogeons et **c'est à partir de ce jour que je me rends compte que sur 33 Gerzatois partis, il en reviendrait très peu.** Hélas, ce ne fut que trop vrai, les 4 Gerzatois que j'avais retrouvés moururent eux aussi une quinzaine de jours après leur arrivée au camp.

La nuit tombait, nous nous disions : « Au revoir », pensant que le lendemain apporterait peut-être de bonnes nouvelles.

Nous nous couchions, serrés les uns contre les autres, pour avoir moins froid. Dévorés par les poux, le sommeil était impossible mais nous nous reposions quand même un peu.

Tout à coup, dans le début de la nuit, ceci étant le 25 avril 1945, les SS pénétrèrent dans les baraquements en hurlant, mitraillettes à la main, les uns à coups de pieds, d'autres à coups de bâton, nous sortirent dehors et rassemblement par colonne, prêts à partir pour une autre destination.

Que se passait-il ? Pourquoi ce rassemblement en pleine nuit ? Inutile de chercher à comprendre, il n'y avait qu'à exécuter les ordres et le plus rapidement possible, **nous étions suffisamment initiés sur leurs brutalités et leurs agissements.**

La colonne s'ébranle dans la nuit, encadrée par un très grand nombre de SS excessivement hargneux. À peine avions nous fait 1 km que la colonne est arrêtée et, comme par miracle, à proximité d'un baraquement de ravitaillement.

Était-il possible pour des affamés de rester passifs devant une si belle occasion ?

Non, la réaction ne s'est pas fait attendre et, par centaines, les uns sur les autres, le baraquement était enfoncé. Mais le pillage n'était pas commencé que les armes automatiques étaient en action et **ce fut un véritable massacre : 500 des nôtres, peut-être plus, tombèrent sous les balles nazies.** Ceux qui eurent le temps de se coucher furent en partie sauvés, les hésitants ou ceux qui étaient dans la baraque furent presque tous sacrifiés.

Le calme revenu, nous sommes en marche et il était bon de ne pas se trouver trop près des sentinelles, car **les coups pleuvaient.** 1 km environ avait été parcouru, nous sommes arrêtés de nouveau et, cette fois-ci, demi-tour à l'arrière et retour sur notre point de départ.

Les Anglo-Américains étaient à quelques km seulement et les Allemands voulaient à tout prix nous soustraire aux alliés. On nous ramène donc au camp, et c'est en revenant sur nos pas que nous avons pu constater les victimes laissées sur le terrain après la fusillade, quelques heures après.

Arrivés au camp, nous sommes de nouveau entassés et fermés dans les blocs. Quelqu'un s'était évadé au cours de la route en profitant de l'obscurité. Toute la nuit, on apercevait de plus en plus l'approche des alliés qui allaient nous encercler. À l'aube, nous regardions à travers les fenêtres, des camarades se hasardant à sortir dehors.

Nous avions beau regarder, observer, impossible de voir nos gardiens, plus un SS, plus un kapo. Nous ne voulions pas le croire. Cependant, il a bien fallu se rendre à l'évidence. On entendait des cris « ils sont partis ».

En effet, les SS et les kapos avaient mis à profit les quelques heures qui restaient de la nuit pour se sauver, avant d'être ramassés par les libérateurs, abandonnant à leur sort les soldats de la Wehrmacht de garde dans les miradors qui se sont rendus en tremblant et leurs propres armes ont servi à leur faire justice. Ce jour-là, le jugement a été vite fait, l'amnistie n'existant pas.

Pendant toute la journée, le 26 avril 1945, nous sommes restés seuls, aucun Allemand, aucune troupe alliée. La guerre continuait autour du camp. De temps en temps, on apercevait au loin quelques soldats anglais ou américains qui conduisaient des colonnes interminables de soldats allemands qui s'étaient rendus, des pièces d'artillerie.

Des colonnes de camions avançaient, dépassaient le camp sans aucune résistance des Allemands. C'était la délivrance de notre contrée qui s'achevait. **C'était sûrement une journée de joie pour nous, mais il fallait des secours immédiats.** Nous étions dans une misère effroyable.

Le sol était jonché de cadavres, des centaines d'hommes étaient agonisants. Aucune nourriture, aucun soin, quatre jours de plus, c'était la fin de tous les déportés du camp.

La liberté, c'était une belle chose pour nous. Nous ne pouvions pas sortir du camp pour aller nous ravitailler dans les champs ou les fermes pour deux raisons : d'une part, nous n'en avions pas la force, et d'autre part, nous aurions couru le risque de nous trouver dans des zones de bataille.

Nous avons donc passé la nuit du 26 au 27 avril dans notre camp, attendant l'entrée des troupes.

Monsieur FAURE

Bonnet Alfred

Entrepreneur de maçonnerie

ARRÊTE PUIS RELÂCHÉ RACONTE SON HISTOIRE

Le 21 juin 1944 au matin, j'entends passer sur la route de nombreux camions. Je me dirige vers l'entrée de mon jardin, **j'apprends que des rafles ont lieu à Gerzat.**

Devant chez Monsieur DUMONT du Grand Pont, j'aperçois un camion qui stationne, occupé par des soldats du Reich.

Sur la route, des Fritz, sous la conduite de vigiles de la Gestapo, établissent des barrages, arrêtent tous les passants, demandant les papiers d'identité.

Un quart d'heure après, ils se rendent vers la Croix des Cités où se trouve un second barrage.

Ne voyant plus personne, je rentre déjeuner à la maison.

Dix minutes plus tard, un civil et 4 Allemands pénètrent dans la cour de mon habitation. Ils rentrent à la maison, mitraillette et revolver au poing.

Je me lève, leur demande poliment ce qu'ils désirent.

Le civil s'écrie :

- C'est bien vous, FOUR.
- Je m'appelle FAURE.
- Ja Ja, c'est fou, fenez nous allons faire une belle betite promenade.

Je sors encadré de militaires. Ma femme se précipite sur moi.

- Prends ta gabardine, tu en auras peut être besoin. Elle me tend le vêtement.

Dans la poche de mon manteau, se trouve un carnet où j'inscris ma comptabilité journalière. Je le donne à ma femme.

- Prends ce calepin.

On me laisse faire. Je suis conduit jusqu'à la Croix des Cités.

Madame GODARD, institutrice, est entourée de civils de la Gestapo.

- Dis-nous où est ton mari ? Tu ne veux pas parler ?

La courageuse femme, tête haute, regarde fièrement ces hommes et ne répond pas.

À ce moment, un chef appelle un soldat allemand, et lui ordonne de me conduire à l'école maternelle.

Un ordre en allemand est donné. Ne connaissant pas la langue allemande, je reste immobile. Le soldat me pousse avec le canon de son fusil et vocifère en me bousculant.

Près de chez Mme DELAROCHE, je rencontre le commandant allemand de la place de Gerzat, je m'écrie :
- Monsieur, dites-moi ce qu'il faut faire, le soldat me parle en allemand, je ne comprends pas ce qu'il veut de moi.

Le commandant prononce quelques mots brefs. Je suis amené à la maternelle sans être brutalisé.

On me fait descendre dans la cave, sous l'escalier où je trouve plusieurs Gerzatois. Madame VACHER arrive, Monsieur VALLET clôture la rafle.

Personne ne dit mot.

Le tout petit mais terrible HARTMANN frappe ceux qui bougent et qui n'ont pas les mains derrière le dos.

Mme AVEL n'est pas autorisée à se rendre aux WC. Nous avons déjà à faire à des goujats.

Michel BARDET est appelé à plusieurs reprises. Un civil de la Gestapo s'écrie :
- Comment se fait-il que celui-là ne soit pas ici ?
- CHAUMONT ? CHAUMONT ?

CHAUMONT monte lentement l'escalier. J'entends une voix qui crie :

- CHAUMONT presse toi de monter car tu vas en prendre plein la gueule.

Dans la classe de la maternelle, nous devons décliner notre identité.

C'est BRESSON avec son large chapeau, sa mitraillette, BRESSON qui ressemble à un bandit corse, qui nous interroge.

Peu après, nous montons dans un camion, tous les mains derrière la nuque, même les deux femmes, Madame AVEL et Madame VACHER.

CORNY et VERNEY, mutilés de la guerre 14/18, s'écrient :
- Impossible, nous mutilé.
- Ja, ja.

Sur la route, au tournant de la fontaine de Lagnette, une jeune fille pousse un cri déchirant :

- Papa, papa !

C'est la fille de M. JARRY qui éclate en sanglots.

Arrivés au 92, nous sommes fouillés et interrogés à nouveau, des paillasses nous sont distribuées ainsi qu'une assiette et une fourchette pour deux.

Première journée, rien à manger. Le lendemain matin, ersatz de café, à midi un litre de soupe et pain, le soir ersatz de café.

Le jeudi vers 4 heures, **je suis conduit à la maison de torture**, avenue Royat, en compagnie de FANGHOUX, JARRY, Tony BARDIN, CORNY. VERNIÈRES nous insulte à notre descente de camion.

Il appelle :

- Georges, Georges, autrement dit MATHIEU, un français de la Gestapo.

Georges arrive et demande :

- Quel est celui qui s'appelle BARDIN, le balayeur ?

BARDIN s'avance.

- Me voilà.

- Suis-moi.

BARDIN est conduit à la torture. Nous descendons à la cave. Nous faisons la connaissance du Docteur GARRIGOUX et de trois jeunes gens. L'un d'eux nous raconte :

- J'ai été arrêté dans un pré où je gardais mes vaches. Pour quelle raison je l'ignore. Deux fois j'ai été torturé.

Le docteur nous dit tout bas :

- S'il y passe une troisième fois, il y reste.

Monsieur GARRIGOUX continue :

- Vous êtes bien de Gerzat ? Il y a un gars de chez vous, là, sous la table.

Me trouvant tout près, je me baisse et j'aperçois ARNAUD vêtu d'un pantalon et d'une chemise Lacoste. **Il est affalé, ensanglanté, noir de coups.** Ils l'ont bien arrangé.

- Oui mais ils n'ont rien su. Ils me crèveront avant que je dise quoi que ce soit.

Et dans un souffle :

- Je t'en supplie, donne-moi à boire, j'ai soif, j'ai très soif.

Je lui fais passer de l'eau qui se trouve dans un bocal près de la porte.

Après JARRY, je suis appelé à mon tour. Je pénètre dans une salle meublée luxueusement.

J'aperçois du sang sur les tapisseries, les meubles et même au plafond.

VERNIÈRES et BRESSON frappent JARRY à tour de bras. Le torturé s'écrit :

- Dites-moi ce que vous voulez que je dise.

- Ah, c'est toi qui commande ici, répond VERNIÈRE. Tu vas voir.

Et il tape de plus belle. MATHIEU se retourne et me frappe à mon tour à coups de poings. J'essaye d'esquiver les coups en tournant la tête de côté, en me baissant en me levant. Fatigué de frapper, le bourreau s'arrête.

SAUTAREL me fait passer dans une pièce voisine pour m'interroger. La femme de BRESSON est assise sur un divan. Comme je saigne abondamment, elle me lance cavalièrement une serviette avec son pied. Je comprends que je dois saigner sur la serviette et ne pas ensanglanter le tapis.

MATHIEU s'installe devant une machine à écrire, me demande mon nom, mon âge, ma profession, mon degré d'instruction. Je comprends tout de suite qu'il faut que je sois un illettré. Un maçon que diable, ça n'a pas été à l'école souvent.

- Connais-tu des hommes de la résistance ? Il y en a à Gerzat ?

- Dis-nous tous ceux qui sont partis.

- JULHARD, ARTONNE.

Je me dis en moi-même, ceux-là sont loin, on ne leur peut rien.

- À propos qu'est-ce que tu penses du Maréchal ?

Maréchal, je le connais, il vend du charbon, route de la Gare.

VERNIÈRES et MATHIEU rient aux éclats et me traitent d'idiot, d'imbécile, de timbré, etc.

- Nous parlons du Maréchal PETAIN.

Je reste impassible. La femme m'interroge à son tour.

- Êtes-vous marié ? Votre femme n'est-elle pas malade ?

Tout en causant, elle joue négligemment avec un revolver.

VERNIÈRES s'écrie :

- *Toi, descends-le.*

Je prends JARRY sous le bras. Nous descendons lentement du 2^{ème} étage au rez-de-chaussée. JARRY souffre, il a été si malmené. MATHIEU est déjà derrière nous. Un paquet de vêtements traîne à terre.

- CORNY. Ramasse ces vestes.

- *Elles ne sont pas à moi.*

Un coup de pied retentissant est la seule réponse.

Nous sommes embarqués dans des camions.

MATHIEU s'écrie :

- *Ces hommes, inutile de les attacher, ils ont leur compte. Ils ne se sauveront pas.*

Rentrés au 92, les cuisiniers français font leur possible pour procurer à boire à ceux qui ont été frappés.

Quelques jours après un major allemand passe une visite. Il nous examine, surtout le cœur et le bas-ventre. Nous signons ensuite les dépositions faites à Royat. Dans une cour voisine, j'aperçois des gerzatois : LACOMBE, BEGON, VIDAL et DUGUET.

12 jours après, vers 9h30, j'entends appeler :

- *FOUR, FOUR. Descendez tout de suite la police allemande vous demande.*

Je pénètre dans une pièce un peu basse. Un civil écrit sur un bureau devant une pile de dossiers. Il me tourne le dos. J'attends la valise à la main.

Tout à coup, le bonhomme se retourne brusquement de mon côté, m'insulte, braque un revolver sur moi et me montre le mur. Je pose mes affaires, je lève mes mains en l'air. Il me pousse la tête contre le mur trois fois de suite avec le canon froid de son revolver.

Au bout d'un instant, il me prend le bras, me conduit vers son bureau, il me remet ma montre et mon portefeuille :

- *Regarde bien si tout ce qui t'appartient y est.*

Il me fait signer un papier écrit en allemand. Je signe mais je ne comprends rien.

Je suis conduit à la porte du 92. Dans la rue, en face de la grille se trouve une traction avant et deux hommes de la Gestapo armés de mitraillettes. Ils me feront asseoir au milieu d'eux. Le chef prend le volant et en route, avenue de la République, Montferrand, route

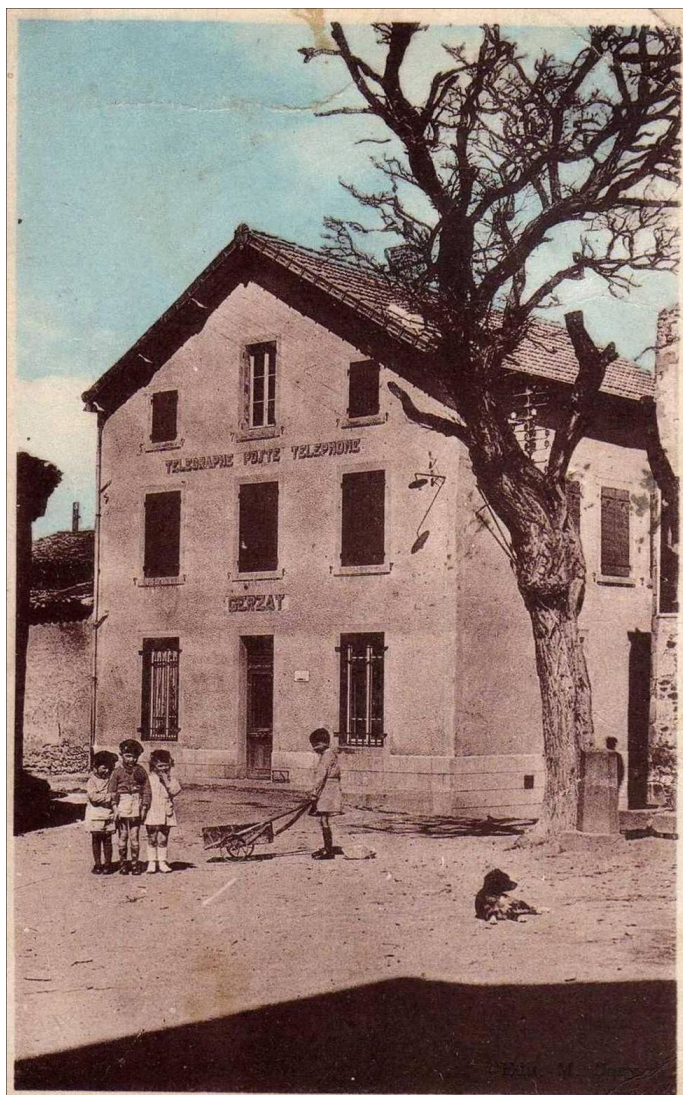
de Pont-du-Château sur l'Allier, le chef descend de voiture, s'accoude sur le parapet du pont, grille une cigarette, regarde attentivement la rivière. Un instant après, il remonte en voiture, démarre, fait demi-tour, et nous repartons dans la direction de Clermont.

Arrivés à Lempdes, la voiture se dirige sur le camp d'aviation d'Aulnat.

Lentement, nous faisons le tour de l'aérodrome.

Puis c'est la route d'Aulnat et Gerzat. L'auto stoppe devant le casino. Je suis invité à descendre :

Au revoir. Je suis libre.



GERZAT (P.-de-D.) — La Poste

Photo Jean Vérant

LES INAUGURATIONS

- Pose d'une plaque commémorative à la Mairie : Marius MICHEL
- L'origine de l'appellation de l'école Simone GODARD
- Baptême du groupe scolaire Simone GODARD, de la rue « Antony BARDIN » et du Monument aux morts



Pose d'une plaque commémorative à la Mairie : Marius MICHEL

Le dimanche 23 juin 1946, une cérémonie intime avait lieu dans le bureau du « secrétariat de Mairie » à la mémoire de Monsieur MICHEL, décédé à Neuengamme. Sa famille, ses amis intimes, les employés municipaux, la municipalité étaient présents.

Monsieur PACHON, adjoint au Maire, rappela les qualités du secrétaire de Mairie dévoué et courageux, les nombreux services rendus à la population pendant la guerre.

Monsieur CORNILLON, Maire, exalta le sacrifice du « résistant » qui fut victime de la trahison.

La plaque commémorative apposée dans cette salle porte cette inscription :
« La Commune de Gerzat à son fidèle serviteur MICHEL Marius, victime des traîtres ».



Vous avez la possibilité de retrouver cette plaque dans la coursive de l'ancienne mairie.

L'origine de l'appellation de l'école Simone GODARD

Madame GODARD Simone Institutrice DÉPORTÉE À RAVENSBRUCK

Simone GODARD, née le 4 septembre 1901, était la cadette d'une famille de trois enfants.

À 16 ans, elle rentre à l'école normale de Niort et, après la période de formation, est nommée institutrice à Chantonay (Deux-sèvres).

À 24 ans, elle épouse Louis GODARD, lui aussi originaire des Deux-sèvres et professeur de mathématiques.

L'un et l'autre sont nommés enseignants dans le département de la MARNE et Simone GODARD est institutrice jusqu'en 1932 à Dormans. C'est à cette époque que, son mari étant nommé professeur au Collège Amédée Gasquet à Clermont, elle trouve un poste d'institutrice à Gerzat, où elle

enseignera jusqu'au jour de son arrestation par la Gestapo, lors de la **rafle du 21 juin 1944**.

Dès avant la guerre, elle avait créé, entre autre, une classe post scolaire d'enseignement ménager destinée aux jeunes filles qui avaient terminé leur cycle d'enseignement primaire. Elle a également participé à l'élaboration du programme de construction de l'école qui devait par la suite porter son nom et cela en collaboration avec Mademoiselle SUCHAIRE qui assurera la direction de l'école de filles jusqu'en 1952.

Arrêtée le 21 juin 1944 pour faits de Résistance, sur dénonciation de miliciens gerzatois, elle est emprisonnée au 92, interrogée et torturée à plusieurs reprises dans la sinistre villa de l'Avenue de Royat. Jamais elle ne révélera la moindre information sur son activité d'agent de renseignements.

Le 13 juillet 1944, elle est transférée au camp de ROMAINVILLE et partira en déportation le 22 juillet, pour arriver plusieurs jours après à RAVENSBRUCK.

Affectée ensuite à un kommando à BELZIG, soumise au régime que l'on connaît des camps nazis, **elle meurt d'épuisement le 21 avril 1945, cinq jours avant la libération du camp.**

À titre posthume, Simone GODARD est titulaire de la médaille de la Résistance et de la médaille militaire avec palmes.

Elle est chevalier dans l'ordre de la légion d'Honneur.



École 1948

HOMMAGE A L'INSTITUTRICE Simone Godard



1^{er} rang de gauche à droite : 1- GROSRAIN Clotilde (épouse TOUSSAINT) 2- MONTAGNON Gisèle (IMBERT) 3- AVEL Jeanne (ILIMINI) 4- MOULIN Marthe 5- BESSE Juliette (AMELI) 6- GAY Berthe ou Jeanne 7- FONTBONNE Jeanne (COIMBRA)
2^{ème} rang de droite à gauche : 8- GODARD Simone 9- OLLIER Suzanne (GUYOT) 10- MONTGROUX Irène (BALLET) 11- MOURET Valentine
3^{ème} rang de gauche à droite : 12- MONTAGNON Simone (FOURNIER) 13- COURSOLLES Andrée 14- CHADEYRAS Madeleine 15- MERLE Antonia 16- FOURY Alice (MOUBY) 17- BARDY Marie 18- DUFOUR Andrée (POTELLERET) 19- CHAUTY Georgette 20- DURANTON Anne Marie (BOUTEYRE)
4^{ème} rang de droite à gauche : 21- BOEUF Renée 22- IMBERT Augustine (GAUME) 23- DESCOTEX Marguerite (ONDET) 24- GAY Jeanne ou Berthe 25- FOURNIER Irène (CROUZET) 26- CHAPUT Marguerite 27- ANGELO Gisèle (SAUZEDE) 28- BARDIN Simone 29- FRANCOISEAU Marinette (BRANDELY) 30- ROCHE Marguerite

Déroulé de la Cérémonie d'inauguration

Dimanche 7 juillet 1946 à 14h30, une foule compacte évaluée à plus de 1500 personnes se massait place Pommerol où s'organisait un impressionnant défilé, comprenant les déportés rescapés, les enfants des écoles et leurs maîtres, les groupements de la localité et des communes voisines avec leurs drapeaux, le Conseil Municipal, les Maires des environs, les Instituteurs du canton, etc.

Parmi les personnalités nous avons remarqué :

- Monsieur MABRUT, Député, Président du Conseil Général,
- Monsieur BRUGIERE, Conseiller Général,
- Monsieur CHOLANGE, Inspecteur d'Académie,
- Monsieur SAUVANET, Ancien Directeur de l'École Normale d'Instituteurs, Président de la Fédération des Œuvres Laïques,
- Monsieur DIXMIER, Maire de St-Beauzire, ancien déporté des camps d'Auschwitz et de Buckenval, etc.

L'arrivée de Monsieur le Préfet du Puy-de-Dôme fut saluée par la « Marseillaise » exécutée par le « Réveil Gerzatois ».

Les personnalités, les délégations, les nombreuses sociétés, les enfants des écoles allèrent se ranger dans la grande allée du groupe scolaire baptisée « Antony BARDIN », du nom du concierge qui, pendant dix ans, avait entretenu le groupe et l'allée avec un soin jaloux.

La foule prenait place dans les cours des écoles pendant que le « Réveil Gerzatois » sous la conduite de son chef réputé Monsieur ODIN, scandait la marche funèbre de « Chopin ».

Des hauts parleurs avaient été installés pour que le public puisse entendre très distinctement tous les discours.



Baptême du groupe scolaire Simone GODARD, de la rue « Antony BARDIN » et du Monument aux Morts

Monsieur CORNILLON, Maire, prit tout d'abord la parole pour remercier les généreux donateurs de la commune et des communes voisines qui avaient permis d'ériger un monument du souvenir et de la reconnaissance digne des disparus. Il fit appel à la concorde des partis, seul moyen d'éviter le retour à la barbarie.

D'une voix émue, il ordonna le lever des voiles tricolores. Aux yeux de la foule, vivement impressionnée, les plaques commémoratives et le monument apparurent : « Groupe scolaire - Simone GODARD » - « Allée Antony BARDIN » et enfin l'œuvre symbolique des sculpteurs GIRAUD et VEYCHARD, représentant un maquisard hardi, bien campé, brisant ses chaînes.

Monsieur DELAFORET, Secrétaire du Comité d'érection, fit l'appel des victimes du nazisme. En plus des 29 déportés il a été ajouté : LEGRAS, tué au maquis, VEDRINE soldat mort en captivité, BLANCHET, DASSERVIN, PLATEAU, militaires morts de leurs blessures, tous enfants de Gerzat.

La garde d'honneur composée de deux prisonniers et de deux déportés, répondait à l'appel de chaque nom : « Mort pour la France », tandis que bien des yeux s'embuaient de larmes.

Après une minute de recueillement, deux plaques furent déposées au pied du monument, l'une de l'Amicale de Neuengamme, l'autre de la Section des Déportés Internés de Gerzat, puis une vingtaine de gerbes multicolores offertes par Monsieur le Préfet du Puy-de-Dôme, l'Association des Déportés du Travail, le Réveil Gerzatois, l'Association des Prisonniers de guerre et le Conseil Municipal de Blanzat, Les Prisonniers de Gerzat, les Déportés Internés de Gerzat, les Anciens du Maquis, la Commune de Cébazat, l'Union des Femmes Françaises, la Métallurgie de Gerzat, l'Union des Jeunesses Républicaines de France, le Parti Communiste, le Parti Socialiste, des enfants à leur papa chéri.



Monument aux morts,
Allée Antony BARDIN

Des pigeons voyageurs prennent leur essor...

Mademoiselle SUCHAIRE, Directrice de l'école de Filles, Monsieur SOL au nom du Syndicat des Instituteurs, Monsieur COUSSERAND pour la Fédération des Amis de l'École Laïque, Monsieur ABRAHAM, Inspecteur primaire, prennent tour à tour la parole pour rappeler le sacrifice sublime de « Simone GODARD » morte simplement, noblement. Ils sont unanimes à déclarer qu'il est légitime que l'école qu'elle a marquée de sa personnalité, porte son nom.

Des chœurs furent brillamment exécutés par les enfants des écoles sous la direction de Madame CONSTANTIN et de Monsieur BCEUF.

Messieurs FANGHOUX au nom du Parti Communiste, GILY pour les déportés de Neuengamme, DANDRIEUX pour la Fédération nationale des déportés, Maître BERTHON pour les prisonniers de guerre, le colonel FOURNIER pour le maquis, le Docteur THABOURIN pour la Fédération départementale des déportés, rendirent hommage aux nombreux martyrs de la ville de Gerzat.

Enfin, Monsieur SAUVANET, Préfet du Puy-de-Dôme, au nom du gouvernement, exprime la gratitude nationale aux courageux enfants de Gerzat qui préférèrent mourir debout qu'être à genoux. Il demande aux Instituteurs et aux parents des écoliers de rappeler souvent à leurs enfants comment sont morts les martyrs de notre petite cité, martyrs dont le souvenir restera toujours gravé dans les cœurs. Il s'incline devant la douleur de Monsieur GODARD et des familles de tous ceux qui sont morts pour notre liberté et que vive la France.

À l'issue de la cérémonie, la Municipalité offrait un vin d'honneur aux personnalités et aux sociétés à l'Hôtel Chapel. Les enfants des écoles n'étaient pas oubliés, un goûter leur était servi sous les préaux du Groupe scolaire.

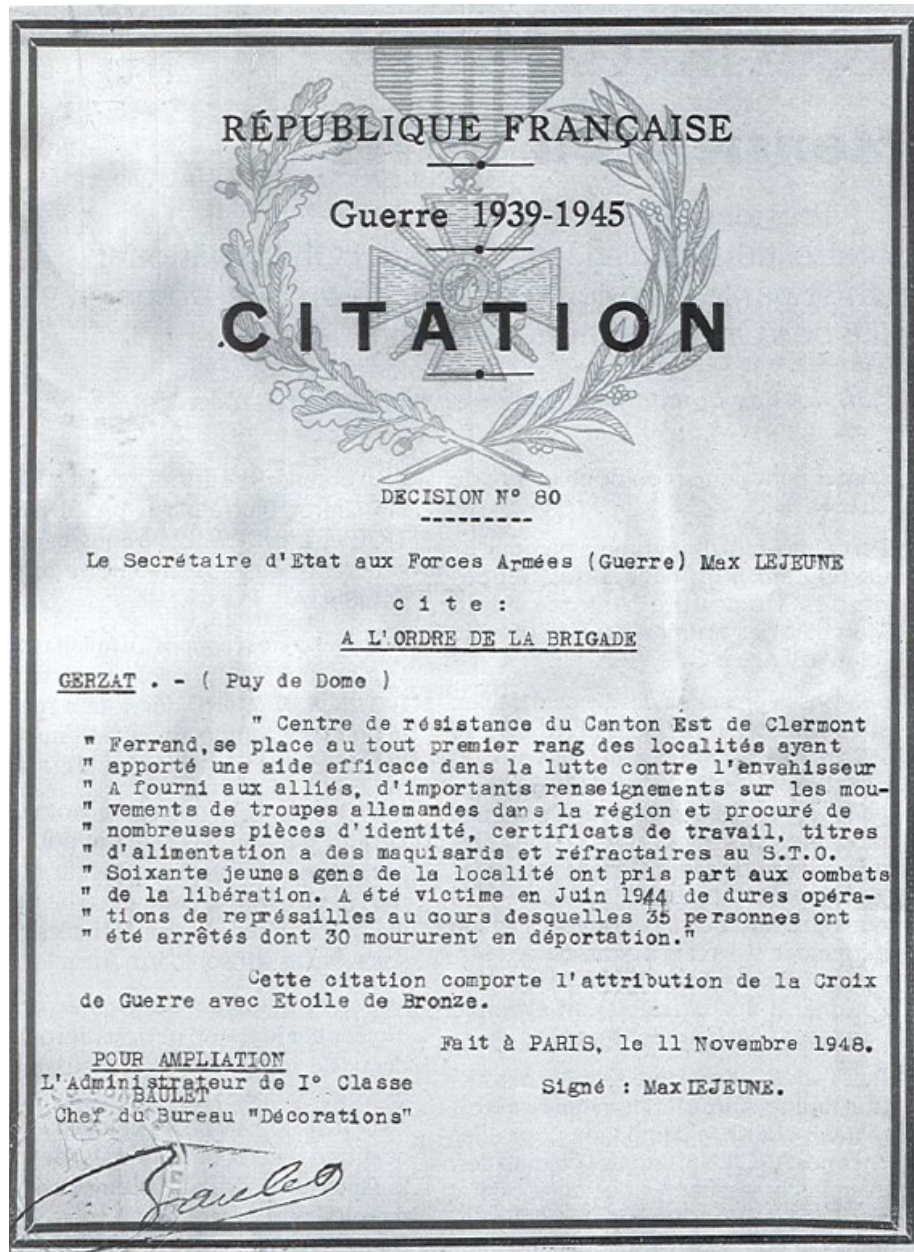
Les organisateurs de cette cérémonie sont à féliciter pour l'ordre et la ponctualité qui ont régné pendant toute la durée de la manifestation.

Le service d'ordre assuré par la Gendarmerie et la Compagnie des Sapeurs-Pompiers de la localité, commandée par le Lieutenant BESSE Henri, ex-soldat de la Résistance, fut digne d'éloges.

Gerzat, le 7 juillet 1946

E. GENDRE

Attribution de la Croix de Guerre avec l'étoile de Bronze le 11 novembre 1948



La Croix de Guerre avec Étoile de Bronze est l'une des distinctions les plus prestigieuses décernées par la France pour les actes de courage et de bravoure pendant la guerre. Elle est attribuée à ceux qui ont fait preuve d'un courage extraordinaire dans des situations de combat ou qui ont accompli des actes héroïques au service de leur pays.

Cette décoration symbolise le courage, le dévouement et le sacrifice des récipiendaires pour la défense de la liberté et de la patrie. La Croix de Guerre avec Étoile de Bronze est un témoignage de reconnaissance de la nation française envers ceux qui se sont distingués par leur bravoure dans des circonstances exceptionnelles.

Une stèle et une avenue en mémoire de la rafle inaugurées le 21 juin 2012 à Gerzat

Une stèle commémorative a été érigée sur le rond-point Marius MICHEL, lui-même déporté, en mémoire des 33 déportés de Gerzat dont 5 ont survécu.

Réalisée en pierre de Volvic par l'Atelier Courtadon qui s'illustre à travers le monde au niveau de la sculpture d'art notamment, cette stèle de 2 mètres de hauteur par 1 m de large a été dévoilée lors de la cérémonie officielle du 21 juin en 2012.



Suite à la réalisation de la voie dénommée « rocade ouest », reliant la rue du Maringot (à partir de la gare de Gerzat) à la rue du Pont, celle-ci a été baptisée « Avenue du 21 juin 1944 ».



ICI MÊME, LE 21 JUIN 1944

**ENTRE 5H30 ET 6H DU MATIN, LA GESTAPO ET LES SOLDATS DU REICH
ONT EFFECTUÉ UNE ARRESTATION MASSIVE ET IMPRÉVUE : « LA RAFLE ».**

35 GERZATOIS ET GERZATOISES ONT ÉTÉ CONTRAINTS DE QUITTER LEUR MAISON. LES ALLEMANDS LES ONT RÉUNIS
ET CONDUITS DANS LA CAVE DE CE BÂTIMENT QUI ÉTAIT UNE ÉCOLE MATERNELLE DE LA COMMUNE.

ILS MONTÈRENT DANS UN CAMION EN DIRECTION DE LA PRISON DU 92^{ÈME} RÉGIMENT D'INFANTERIE DE CLERMONT-FERRAND.

ILS FURENT TORTURÉS DANS LA SINISTRE VILLA AU 2 AVENUE DE ROYAT.
APRÈS 5 JOURS PASSÉS DANS LE CAMP DE COMPIÈGNE, ILS SONT DÉPORTÉS EN ALLEMAGNE
DANS LES CAMPS DE RAVENSBRÜCK POUR LES FEMMES, NEUENGAMME POUR LES HOMMES.

4 RESCAPÉS SEULEMENT REVIENDRONT DE CES CAMPS.

GERZAT A REÇU POUR CELA EN 1948 LA CROIX DE GUERRE AVEC ÉTOILE DE BRONZE.



Retrouvez ci-dessus des
extraits de témoignages
de rescapés





L'Association des Cadets de la Résistance

Edmond Leclanché (dit Tonio) et Henry Thiodat (dit Ric), voyant les combattants du maquis disparaître, se sont interrogés sur la pérennité de la mémoire de ceux qui se sont battus pour notre liberté, parfois au péril de leur vie. Ils ont alors demandé à leurs enfants et à ceux de leurs camarades de créer une association pour perpétuer le souvenir de ces résistants.

L'Association a pour but de commémorer ceux qui ont combattu et participé activement à la Résistance en organisant des colloques, conférences et expositions sur leurs actions. Elle vise également à mener une action éducative et civique en direction des jeunes, en dénonçant toute atteinte aux droits de l'Homme et en fournissant de la documentation sur cette période de l'histoire.

L'association veille à préserver l'esprit et les valeurs de la Résistance, s'opposant à toute tentative de dénaturation. Elle reste apolitique et indépendante de tout parti.

Ainsi est née l'Association des Cadets de la Résistance d'Auvergne, composée de descendants et de proches de résistants. Une des premières actions a été le rachat et la restauration de la maison de Lespinnasse, un lieu historique du 1^{er} Corps franc d'Auvergne, dirigé par Émile Coulaudon (dit Gaspard), grâce aux aides publiques et aux mairies de Pulvérières et Volvic.

La mairie de Pulvérières a acquis et entretient désormais le site, où une cérémonie mémorielle est organisée chaque premier dimanche de juin. L'association du Souvenir de l'Espinasse a également agrandi le site pour accueillir les enfants et leur faire découvrir son histoire tragique.

Les Cadets participent régulièrement aux cérémonies du souvenir, déposant des gerbes et organisant des visites sur des sites historiques de la barbarie de la guerre, comme le Vercors, Struthof, Strasbourg et Lyon. Chaque année, en collaboration avec le Comité d'Union de la Résistance d'Auvergne (CODURA), ils participent à la cérémonie du Mont-Mouchet, un haut lieu de la Résistance en Auvergne.